

REPUBLIQUE ALGERIENNE DEMOCRATIQUE ET POPULAIRE
MINISTERE DE L'ENSEIGNEMENT SUPERIEUR ET DE LA
RECHERCHE SCIENTIFIQUE
UNIVERSITE MOHAMED KHIDER – BISKRA-
FACULTE DES LETTRES ET DES LANGUES
DEPARTEMENT DE FRANÇAIS

ECOLE DOCTORALE DE FRANÇAIS
ANTENNE DE L'UNIVERSITE DE BISKRA

Mémoire présenté pour l'obtention du Diplôme de Magister
Option : Science des textes littéraires

**L'IMAGE DE L'ETRANGERE DANS L'UNION
MIXTE**
Le cas de *Agar* d'Albert Memmi

Sous la direction de :

Dr. RAISSI Rachid

Présenté et soutenu par :

M^{elle}. AOUICHE Houda

Membres du jury

Dr. KHADRAOUI Said
Dr. DAKHIA Abdelouahab
Dr. RAISSI Rachid

Année Universitaire 2009-2010

DEDICACES

Ce présent travail est dédié à toutes les personnes ayant collaboré de près et/ou de loin à son élaboration de part leurs conseils et leurs orientations.

A mes chers parents dont leur mérite est inégalable et qui ont suivi avec frénésie, et le souffle parfois retenu dans les durs moments de l'entière scolarité.

A mes frères et sœurs pour leur précieuse aide et leurs encouragements.

A mes amis par leurs encouragements et leur support moral.

REMERCIEMENTS

Je tiens à remercier et glorifier en premier, Dieu le tout puissant pour m'avoir donné la force et la possibilité d'accomplir ce travail.

Je tiens à souligner la collaboration et les conseils précieux de mon encadreur, M^r RAÏSSI Rachid.

L'amour et le soutien de mes parents restent un port de sécurité et de sérénité dans ma vie, dans les meilleurs moments et dans les pires. Qu'ils trouvent dans ces quelques lignes l'expression de mes sincères gratitude et reconnaissances.

Je voudrais également remercier mes proches et mes amis pour leur écoute, leur présence et leur confiance ainsi que tous ceux et celles qui ont permis l'élaboration de ce projet en me livrant leur témoignage et leur expérience.

TABLE DES MATIERES

INTRODUCTION GENERALE	1
------------------------------	----------

PREMIER CHAPITRE :

ETUDE BIOGRAPHIQUE ET BIBLIOGRAPHIQUE DE L'AUTEUR

INTRODUCTION	4
I. Biographie de l'auteur	4
II. Memmi dans la littérature francophone au Maghreb	7
1. La littérature francophone au Maghreb.....	7
1.1 Les éléments historiques.....	7
1.1.1 La période coloniale.....	7
1.1.2 La période poste-coloniale.....	8
1.2 La littérature maghrébine.....	9
1.3 La littérature tunisienne.....	10
1.4 La littérature judéo-maghrébine.....	14
III. L'œuvre littéraire d'Albert Memmi	15
1. Une œuvre maghrébine.....	18
2. L'autobiographie chez Albert Memmi.....	20
3. Bibliographie de l'œuvre.....	23
III. L'écriture sociologique	24
1. Les nouveaux concepts développés par Albert Memmi.....	25
CONCLUSION	30

DEUXIEME CHAPITRE

AGAR, PRESENTATION DU ROMAN

INTRODUCTION	33
---------------------------	-----------

I. La présentation littéraire de la femme	33
1. La femme dans la littérature maghrébine.....	34
1.1. La femme indigène (autochtone).....	34
1.1.1 La femme en tant que mère.....	35
1.2 La femme étrangère.....	36
II. PRESENTATION DU ROMAN	37
1. Agar, deuxième roman d’Albert Memmi.....	37
III Les composantes de l’œuvre	38
1. Editions.....	38
2. Préfaces.....	39
3. Titre et dédicace du roman.....	40
IV. Résumé de l’œuvre	40
1. Le héros.....	44
1.1. L’époux	44
1.2. Le tunisien.....	45
2. La famille.....	48
2.1. Le père du narrateur.....	48
2.2. La mère.....	49
3.2 Les femmes secondaires.....	52
3. Les lieux de l’action.....	52
4.1. Paris.....	52
4.2. Tunisie.....	53
CONCLUSION	59

TROISIEME CHAPITRE

L’IMAGE DE L’ETRANGERE DANS AGAR

INTRODUCTION	62
I. L’ETARNGERE AU SEIN DU COUPLE MIXTE	62

1. La rencontre avec l'étrangère.....	62
2. L'amour et le mariage.....	65
3. La communication au sein du couple.....	67
3. 1 Le langage de l'amour.....	68
3.2 Le langage de la violence.....	70
3. 3 Le silence.....	73
4. La quête de l'identité.....	74
4.1 L'identité dans l'entre deux.....	75
4.2 Le déchirement.....	81
II. L'ETRANGERE AU SEIN DE LA FAMILLE.....	83
1. La famille.....	83
1.1 Les premières réactions.....	84
1.2 L'évolution des relations.....	87
III. L'ETRANGERE AU SEIN DE LA COMMUNAUTE.....	89
1. L'étrangère dans une nouvelle communauté.....	89
2. L'intégration et ses difficultés.....	92
3. La vie religieuse.....	96
4. Le racisme.....	98
5. L'échec de la réconciliation.....	102
CONCLUSION.....	103
CONCLUSION GENERALE.....	105
REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES.....	108

INTRODUCTION GENERALE

L'écrit littéraire est le fruit d'effort consenti sur les plans grammatical, sémantique et stylistique. Ce travail de sélection donne un produit finalisé, un tout théoriquement parfait « *La condition générale des œuvres d'art* » c'est « *l'amour exclusif du Beau* ». ¹

L'écriture littéraire exige d'abord et avant tout de produire un univers vraisemblable, l'écrivain doit donc considérer la littérature dans son rapport au réel et entraîner le lecteur dans le sillage de l'histoire en traitant des fléaux, des problèmes sociaux. L'objet primordial de la littérature est l'analyse et la peinture de l'homme et de la société où il vit, elle est le miroir qui reflète fidèlement une société donnée, Molière, Voltaire, Emile Zola ont accordé à la littérature la responsabilité de porter un regard critique sur la société ². Telle est la leçon que tirent nos écrivains maghrébins qui ont fait de leurs plumes un outil qui traite la vie sociale, on cite par exemple Mohamed Dib, Kateb Yacine, Driss Chraïbi, Tahar Ben djelloun, ect.

Albert Memmi s'est mit aussi dès le commencement de ses écrits à parler des grands thèmes sociaux : la colonisation, la pauvreté, le racisme, etc. Dans ce présent travail, on étudiera son deuxième roman *Agar*, dont le thème principal est l'union mixte. Nous avons opté particulièrement pour cette œuvre, du fait qu'elle traite un sujet très répondeu au Maghreb, *Agar* illustre de façon récurrente le thème de l'incommunicabilité au sein du couple, de sa crise due aux différents facteurs. Etudier une œuvre littéraire traitant un sujet pareil justifie de plus en plus le rôle de la littérature dans le domaine social, ce qui constitue l'objectif global de notre étude, qui consiste à mettre en exergue la relation entre la littérature et le social.

¹ Lagarde et Michard, *XVII e siècle*, édition Bordas, _France, 1964, p. 116.

² Beroud Sophie et Regin Tania, *Le roman social. Littérature, histoire et mouvement ouvrier*, édition Ouvrières, _Paris, 2002, p. 222.

L'Occident au riche palmarès de la culture se considère toujours comme base de travail des auteurs maghrébins, généralement leur choix tombe sur la femme étrangère belle et attirante, qui contracte mariage, ce que nous remarquons dans certains romans, les mariages mixtes se réalisent mais le quotidien rend la relation amoureuse impossible et tend vers l'échec et l'imprévision.

Autant dire, que le sujet du livre *Agar* centre sur les problèmes du couple mixte, causés par le clan, les coutumes et les rites. On s'intéresse plus particulièrement à l'image de l'étrangère telle qu'elle est représentée dans le roman. La saisie de cette image nous permet de répondre à la problématique de notre travail : Quelle image le personnage de l'étrangère représente-t-il dans le roman d'*Agar* ?

Afin d'étayer notre problématique, les hypothèses suivantes sont à considérer : d'abord, l'étrangère est la figure de l'altérité par excellence, le choix de la femme occidentale par les auteurs maghrébins est justifié par une double fascination : de l'autre image féminine et de l'autre culture.

Ensuite, l'image de l'étrangère s'oppose à l'image de la femme maghrébine, la première est représentée comme le symbole de la civilisation et l'ouverture ainsi que le détachement de toutes les traditions et les coutumes tandis que la deuxième reflète la pérennité traditionnelle.

Enfin, les sujets sociaux constituent des œuvres majeurs qui dépassent leurs temps et restent actuelles jusqu'à nos jours, c'est ce qui contribue à notre écrivain un double rôle dans le domaine professionnel : écrivain et sociologue.

Pour répondre le mieux, selon nous, à l'objet de notre recherche, nous ferons appel à des différentes méthodes. On s'appuie d'abord sur la description afin de cerner l'aspect théorique de notre recherche. Puis, on se base sur la méthode sociocritique, qui a pour idée fondamentale que les œuvres littéraires

doivent être comprises et expliquées par la prise en compte des phénomènes sociaux. Cette méthode sera accompagnée de l'analyse pour répondre d'une manière efficace à l'objet de notre recherche.

Notre travail se compose de trois chapitres. **Le premier** chapitre est sous le titre de : étude biographique et bibliographique de l'auteur. Il s'inscrit sous un angle théorique, qui vise à fournir des données biographiques et bibliographiques de l'auteur, nous commençons d'abord par la vie de l'auteur puis nous traçons son parcours littéraire à travers les différentes littératures francophones au Maghreb, pour mettre l'accent par la suite sur les caractéristiques de son œuvre littéraire et surtout sur son rôle dans ce vaste champ littéraire. **Le second** sera consacré à la représentation du roman, c'est pour cette raison il prend le titre suivant : *Agar*, présentation du roman. Nous essayerons à travers ce chapitre de clarifier tous les points qui serviront notre analyse dont nous représentons en premier lieu l'image de la femme dans la littérature maghrébine, d'abord la femme indigène puis la femme étrangère. En second lieu, notre analyse sera focalisée sur le roman de *Agar* : nous effectuerons une étude générale sur tout le contenu du livre, tout en étudiant le contexte historique dans le quel il est né, l'édition, les préfaces, le titre et la dédicace. A la fin du chapitre, nous donnerons le résumé de l'histoire.

Enfin, **le troisième** qui comportera la réponse sur l'objet de notre recherche : l'étude de l'étrangère dans *Agar*. On se mettra à analyser chaque aspect constituant l'image de l'étrangère, protagoniste du roman d'Albert Memmi. Cette analyse sera fixée sur trois angles, le premier concernant l'image de l'étrangère au sein du couple, le deuxième dans sa relation avec la famille tunisienne, et le troisième étudie l'image de l'étrangère au sein de la communauté.

PREMIER CHAPITRE

ETUDE BIOGRAPHIQUE ET BIBLIOGRAPHIQUE DE L'AUTEUR

Introduction

Dans ce présent travail, nous étudions une œuvre autobiographique, les détails de la vie de son créateur doivent être mis en lumière. Nous proposons d'abord une présentation biographique de l'écrivain. Albert Memmi est marqué par une triple appartenance (tunisien, juif, français), la littérature qu'il produit est considérée à la fois comme (maghrébine, tunisienne, judéo maghrébine) d'expression française. Ses préoccupations sociologiques ont aussi marqué ses écrits littéraires, étant donné que « le romancier ne conçoit pas une littérature coupée du social et du politique »³. Pour toutes ces raisons nous devons éclairer ce vaste champ de la littérature francophone au Maghreb dont Memmi fait parti, puis nous citons les caractéristiques de l'œuvre de notre écrivain, à la fin du chapitre nous évoquons les nouveaux concepts qu'il a développés.

I. Biographie de l'auteur

Albert Memmi est né le 15 décembre 1920 à Tunis dans le quartier juif « la Hara », sa famille est juive arabophone, Son père, « Fradji, artisan bourrelier et sa mère Maira Sarfati, femme au foyer »⁴, il a vécu la pauvreté dès son enfance « *nous étions tous sous alimentés, tous chétifs* ».⁵

Il a fait ses études primaires à l'école « de la rue Malta- Srira de Tunis »⁶. Puis au lycée « Carnaut »⁷ où il a obtenu une bourse, A. Memmi est marqué par ses professeurs « *le lycée m'a sorti du ghetto et décrassé l'esprit de ses ténèbres* »⁸, c'est dans cet espace qu'il a eu l'occasion de se former grâce à son professeur Jean Amrouche « *Jean*

³ Guerin Jeanyves, *Albert Memmi écrivain et sociologue*, édition, l'Harmattan, Paris, p. 166

⁴ Marzouki Afifa, *Agard'Albert Memmi*, édition, L'Harmattan, P. 11

⁵ Memmi Albert. : *La Statue De Sel*, édition, Gallimard, 1966, p. 14

⁶ Marzouki Afifa, *Op, Cit*, p, 11

⁷ Ibid, p, 11

⁸ Memmi Albert, *Le nomade immobile*, édition Arléa, p. 42

Amrouche m'a initié à la littérature, à l'amour de la philosophie et de la réflexion »⁹. Après l'obtention du baccalauréat vient son passage à l'université d'Alger.

L'expérience des camps de travail pendant la guerre fut la période la plus difficile dans la vie d'Albert Memmi¹⁰, mais après la guerre il poursuit ses études de philosophie à la Sorbonne, l'écrivain retrace son parcours scolaire « *J'ai détesté l'école primaire, où j'étais sujet à de brusques angoisses parce que je ne comprenais pas le français ; j'ai détesté le lycée, parce que je m'y sentais, parce que j'y étais un étranger parmi les enfants de la bourgeoisie ; j'ai détesté l'université, parce que j'y étais désespérément déçu par des maîtres que j'admirais de loin, par la philosophie élitaine et abstraite, de la Sorbonne, qui ne me concernait pas.* »¹¹

Albert Memmi fait son mariage mixte en « 1946 »¹² à Paris avec une germaniste catholique qui s'appelle Germaine Dubach, ils auront trois enfants dont deux nés à Tunis. En « 1949 »¹³, il revient à Tunis, après avoir passé une période dans l'appartement familial, il s'installe avec sa femme dans une villa de la proche banlieue chic de Tunis.

Pendant sa présence à Tunis, il a exercé le métier d'enseignant dont il a occupé plusieurs postes. Une des questions concernant le monde moderne était la source de ses hostilités : « la confusion du religieux et du séculier, ce qui a accentué ses engagements vis-à-vis la nécessité de la laïcité pour la libération de la femme et de la société »¹⁴.

⁹ Memmi Albert, *Le Nomade Immobile*, édition, Arléa, 2000, p. 24

¹⁰ Marzouki Afifa, *Op, Cit*, p. 12

¹¹ Memmi Albert, *Op, Cit*, p. 25

¹² Marzouki Afifa, p, 12

¹³ Ibid, p, 12

¹⁴ Ibid, p, 12

En « 1956 »¹⁵, il revient définitivement à Paris, où il exerce le métier d'un professeur de psychiatrie sociale à l'école pratique des hautes études¹⁶.

La parution de son premier roman *La Statue de Sel* en 1953¹⁷ qui a eu un grand succès jusqu'à nos jours se suit après deux ans par la publication d'*Agar*, mais c'est son premier essai *Portrait du colonisé* en 1957¹⁸ qui lui a assuré le premier rang dans le champ littéraire maghrébin.

Il est aussi attaché de recherche CNRS, puis titulaire d'une chaire de sociologie de la culture à l'Université de Paris X- Nanterre. A. Memmi continue toujours à publier et à mettre en ordre ses nombreux manuscrits dont il vient de léguer une partie à la Bibliothèque Nationale à Paris¹⁹.

Beaucoup de pays ont traduit l'œuvre d'Albert Memmi, ce don qu'il a toujours exploité dans ces écrits lui a offert une dizaine de prix littéraires dont le grand prix de la Francophonie décerné par l'Académie française et le Grand prix littéraire du Maghreb²⁰. Une soixantaine d'ouvrages lui sont consacrés à travers le monde. Membre de plusieurs sociétés savantes, il a reçu de nombreuses décorations dont celle d'officier de la légion d'honneur, commandeur du nishan *iftikhar*²¹ et officier de l'ordre de la république tunisienne.

En 1976, dans la terre intérieure, Albert Memmi dessine son cheminement dans les pages liminaire, il énonce d'abord : « *Je puis vous dire, par exemple : je suis né à Tunis ; j'y ai vécu jusqu'à la fin de mon adolescence ; puis j'ai gagné la France pour y faire mes études,*

¹⁵ Ibid, p, 12

¹⁶ Ibid, p, 12

¹⁷ Memmi Albert, *La statue de sel*, édition Gallimard, 1966

¹⁸ Memmi Albert, *Portrait du colonisé*, édition, Pauvert, 1966

¹⁹ Marzouki Afifa, *Op Cit*, p, 13

²⁰ Strike Joelle, *Albert Memmi, autographie et autobiographie*, édition, l'Harmattan, p, 16

²¹ Ibid, p. 14

je m'y suis également marié. (...) »²², il a aussi précisé les fondements et de son écriture : « (...) il y a eu la colonisation, la guerre, la décolonisation... Disons alors les choses autrement : je suis le premier des garçons d'une famille de huit enfants ; mon père, artisan bourrelier, eut quelque mal à nous procurer le nécessaire. En outre, nous étions juifs, ce qui, en pays arabe, même sous protectorat français, posait quelques problèmes. Nous étions enfin tunisiens, donc colonisés et citoyens de seconde zone »²³. A travers cette citation nous pouvons remarquer la triple appartenance de notre auteur « juif, tunisien, français ». Cela nous amène à s'interroger sur le courant littéraire auquel il appartient.

II. Memmi dans la littérature francophone au Maghreb

1. La littérature francophone au Maghreb

Le mot « littérature » désigne un mode d'expression qui fait appel à l'écrit. La littérature est donc un acte d'écriture, elle relève essentiellement de l'ordre scriptural, comme l'atteste l'étymologie latine du mot qui la désigne « littérature/ écriture »²⁴. « *Ecrire, c'est parlé de soi, ou des autres, par le biais du style, des mots ; la fonction esthétique est la première caractéristique du texte littéraire, et la mise en forme du message l'emporte sur le contenu* »²⁵. La littérature englobe souvent plusieurs cultures, en un seul style d'écriture, comme c'est le cas des littératures francophones au Maghreb. Ces littératures ont deux points communs : le lieu d'origine (le Maghreb) et la langue d'expression (le français). Nous devons d'abord expliquer les raisons du choix de cette langue étrangère.

²² Memmi Albert, *La Terre Intérieure*, édition, Gallimard, 1976, p. 8

²³ Ibid, p. 9

²⁴ Todorov Tzvetan, *La notion de littérature*. édition. Seuil, Paris, 1987, p. 22

²⁵ Ibid, p, 22

1.1 Les éléments historiques

1.1.1 La période coloniale

La France adoptait sa « mission civilisatrice »²⁶ dans les trois pays du Maghreb : Algérie, Tunisie, Maroc. Le but de cette mission « était d'édifier la population musulmane et de propager la culture française partout au Maghreb »²⁷. Pendant la période coloniale, le français est devenu la langue de formation écrite. Les trois littératures du Maghreb sont nées de la colonisation, le système colonial a imposé sa langue comme une langue officielle, le français est la langue de la formation et de la culture : il diffusait sa langue par le canal privilégié de l'école, par l'administration, la justice et la presse. Cet apprentissage linguistique touchait une élite et imprégnait aussi l'ensemble des colonisés, par le détour de la marginalisation des langues et des cultures autochtones.

1.1.2 La période poste-coloniale

L'indépendance des pays du Maghreb était juste un titre, la France utilisait sa position comme protectorat du Maghreb pour « encourager le développement économique en France »²⁸. Les écrivains maghrébins ont poursuivi leur écriture dans la langue française, ils visent un public large, un lecteur autre, ils veulent être lu par des français.

La production littéraire d'Albert Memmi est écrite en langue française, mais ses thèmes relèvent de son lieu d'appartenance, qui est le Maghreb en général et la Tunisie en particulier, sa religion juive a aussi influencé son œuvre littéraire. Nous allons exposer alors ces trois littératures tout en signalons le rôle d'Albert Memmi.

1.2 La littérature maghrébine

²⁶ Article, *les femmes maghrébines en France, identité et obstacle à l'indépendance*. P, 5

²⁷ Ibid, p, 5

²⁸ Marzouki Afifa, *Op, Cit*, p. 5

Les pays à usage traditionnel ont inspiré d'autre part les écrivains français : Gustave Flaubert, André Gide, et aussi Louis Bertrand, Robert Randau, Gabriel Audisio, Albert Camus, Emmanuel Roblès, Jules Roy... Tous ces écrivains et d'autres ont fait du Maghreb un sujet de leurs écrits, « mais leurs œuvres ne peuvent être considérées comme des œuvres maghrébines »²⁹. La littérature maghrébine est l'objet des écrivains maghrébins natifs du pays, qui ont grandi dans ses traditions, nourris de sa culture et qui appartiennent intimement à la communauté sédentaire. Les réalités ainsi que les secrets du Maghreb seront dévoilés, révélés franchement.

Même au niveau des écrivains maghrébins des différences existent, on trouve des écrivains issus de l'ancien substrat berbère, comme Mohamed Khair Eddine enfant du sud marocain, ou comme les kabyles Mouloud Feraoun ou Mouloud Maamri. Des romanciers venus de cités arabes comme Kateb Yacine ou Taher Ben Djelloun. « Ces écrivains se diffèrent par leurs styles et leurs créations : ils n'auront ni les mêmes sources d'inspiration ni les mêmes formes d'expression »³⁰. Mais, il ne faut pas oublier que la littérature maghrébine comprend aussi des œuvres d'auteurs chrétiens, « comme Malek Haddad, ou Ouary ou Jean Amrouche, et surtout juif, comme le Tunisien Albert Memmi et le marocain Edmond El Maleh »³¹.

Mais il faut signaler que tous nos écrivains maghrébins ont toujours produit une littérature qui s'intéresse d'abord et avant tout au Maghreb. La solidarité des maghrébins s'est forgée par la pensée d'appartenir à une terre commune, une communauté humaine vivante et cohérente, caractérisée par son longue histoire, ses traditions et ses manières communes de voir. C'est cet esprit d'appartenance qui représente le

²⁹ Noiray Jaques, *Littératures francophones*, édition, Belin sup letters, Paris, 1996, p. 9

³⁰ Ibid, p, 9

³¹ Ibid, p, 10

secret qui se cache derrière ces grands talents et qui joue le rôle d'une arme contre toute menace extérieure.

L'éloignement ne coupe pas le lien, au contraire, il le renforce et le sensibilise, c'est dans la solitude qu'on se rappelle son appartenance à la communauté. Il existe plusieurs romans maghrébins consacrés aux problèmes de l'émigration, *les Boucs*³² de Driss Chraïbi, *la Terre et le Sang*³³ de Mouloud Feraoun, *du Polygone étoilé*³⁴ de Kateb Yacine, *Habel*³⁵ de Mohamed Dib. La situation d'exil n'a pas empêché les écrivains maghrébins de poursuivre leur carrière, on cite comme exemple Mahdi Charef *le Thé au harem d'Archi Ahmed*³⁶, Azouz Begag *le Gone de Chaaba*³⁷, Farida Belghoul *Georgette*³⁸ !, Nacer Kettane *Le Sourire de Brahim*³⁹ ou Leïla Sebar *Fatima, ou les Algériennes du square*⁴⁰.

1.3 La littérature tunisienne

La littérature existante en Tunisie est un mélange dû aux brassages des savoirs, des conquérants ayant transité par ce pays, l'opportunité des grands invasions était l'occasion des créateurs pour s'inspirer du savoir des autres qui leur a permis de marquer de leur sceau l'époque considérée.

La Tunisie antique a donné à la littérature mondiale de grands auteurs d'expression latine. Ainsi, « Térence (185-159 av. J. C) »⁴¹, dont les comédies de mœurs « l'Andrienne, l'Eunuque et l'Heautontimoroumenos » inspirèrent Molière, entre autre, demeure l'un

³² Chraïb Driss, *Les boucs*, édition Denoël, 1982

³³ Feraoun Mouloud, *La terre et le sang*, édition Du Seuil, 1953

³⁴ Kateb Yacine, *Du polygone étoilé*, édition Du Seuil, 1997

³⁵ Dib Mohamed, *Habel*, édition Du Seuil, 1977

³⁶ Charef Ahmed, *Le thé au harem d'archi Ahmed*, édition, Mercure de France, 1983

³⁷ BegaG Azouz, *Le gone de chaaba*, édition, du Seuil, 1986

³⁸ Belgoul Fadila, *Georgette*, édition, Barrault, 1986

³⁹ Kettane Nacer, *Le sourire de Brahim*, édition, Denoèle, 1985

⁴⁰ Sebar Leïla, *Fatima, ou les Algériens du square*, édition, Stock, 1981

⁴¹ Bekri Taher, *Littérature de Tunisie et du Maghreb*, édition, l'Harmattan, Paris, 2000, p. 24

des plus grands dramaturges de tous les temps. Parmi les pères de la littérature tunisienne figurent aussi le Berbère Apulée (125-180), auteur du roman *l'Ane d'or*⁴² et Terentianus (193-235).

La littérature tunisienne dont les auteurs sont subdivisés en deux groupes : groupe arabophone qui marque sa présence avec l'arrivée de la civilisation arabe qui a envahit tout le Maghreb. Par rapport aux autres deux pays du Maghreb c'est en Tunisie que la littérature arabe se voit florissante, avec Mohamed Bel-Khodja, Salah Garmadi, Tahar Guiga ou Mahmoud Messadi. Et un autre groupe francophone provenant de la formation des personnages à l'école française, le pays était sous protectorat français. La production littéraire en cette langue est beaucoup moins importante en volume et en valeur que celle écrite en langue Arabe parce que la passation du savoir français n'était que progressive et lente.

Même après l'implantation du protectorat français en Tunisie, l'Arabe était enseigné en « forte proportion »⁴³. Autant dire que les écrits en langue française apprise dans les collèges franco-musulmans tel le collège « Sadiki »⁴⁴, tirent aussi leur inspiration des différentes civilisations avec une vision large d'histoire et de culture.

En 1918, Sallah Ferhat publie des poèmes *les chants de l'aurore*⁴⁵ de Salah El Ettri en 1931, Mahmoud Aslan publie en 1933 *Scènes de la vie du Bled*, suivi une année après de *Pages africaines*⁴⁶.

⁴² Bekri Taher, *Op, Cit*, p, 24

⁴³ Arnaud Jaqueline, *la littérature maghrébine de langue française*, T.1, édition. Chihab, Alger, 2004, p.39

⁴⁴ Ibid, p. 39

⁴⁵ Ibid, p, 24

⁴⁶ Dejeux Jean, *littérature maghrébine d'expression française*, édition, Naaman, Canada, 1973, p, 12

Entre 1942 et 1950, on marque la parution de quelques poèmes et nouvelles publiés dans les revues telles *L'Afrique littéraire*, où figurait *Le voyageur* de M. Messadi, on trouve aussi dans la revue « *Hikma* » les poèmes de Mustapha Filali, Mohamed Souissi, Ahmed Ben Saleh vers 1949⁴⁷.

En 1952, Abdelmadjid Tlati essaye d'imiter les courants poétiques à travers *cedre de Carthage*⁴⁸ et malgré ses tentatives, il n'a pas réussi à faire une œuvre accomplie. Albert Memmi a apporté un plus à la littérature maghrébine avec son roman *La Statue de Sel* en 1953, selon Jacqueline Arnaud, il est « *le seul écrivain tunisien d'expression française connu au-delà des frontières de son pays* »⁴⁹ durant les années soixante.

La publication de certains romans en langue française « *ne signifie pas l'apparition d'une génération d'écrivains tunisiens d'expression française* »⁵⁰ sachant que malgré l'utilisation de cette langue dans les écrits littéraires le sujet reste toujours le même : la quête de l'identité et l'attachement aux traditions et aux coutumes. Une des œuvres qui exprime « *un violent rejet des valeurs de la culture française* »⁵¹ est celle de Mustapha Tlili *La rage au tripe*⁵².

La littérature tunisienne d'expression française n'a pas pu constituer un vaste champ en Tunisie, contrairement à la littérature tunisienne

⁴⁷ Dejeux Jean, *Op. Cit*, p. 32

⁴⁸ Ibid, p. 32

⁴⁹ Arnaud Jacqueline, *Op. Cit*, p. 309

⁵⁰ Ibid, p. 309

⁵¹ Ibid, p. 309

⁵² Tlili Mustapha, *La rage à la tripe*, édition Gallimard, 1975.

d'expression arabe « *Mis à part Albert Memmi, aucun écrivain tunisien n'opte pour la langue française comme seul moyen d'expression* »⁵³.

Après l'indépendance, les tunisiens ne rejettent pas la langue française « une progression remarquable de l'enseignement du français »⁵⁴, beaucoup d'écrivains choisissent d'écrire en langue française comme Mohamed Aziza et Mohcen Toumi, produisant des poèmes, des essais, des nouvelles et même des pièces de théâtre.

Il faut noter aussi que les écrivains tunisiens rédigent tantôt en langue Arabe et tantôt en langue Française, ils n'ont pu franchir les frontières de la Tunisie que timidement. Parmi ces auteurs, on cite Salah Garmadi, Samir Ayadi, Mahmoud Larnaout et Moncef Ghachem⁵⁵.

Le bilinguisme Arabe/Français n'a pas privé la littérature tunisienne d'occuper une place importante dans le champ maghrébin de la langue française car « *elle rejoint les préoccupations des autres auteurs avec une réflexion et des réalisations originales dans la recherche d'un ajustement entre les deux cultures et les deux langues* ».⁵⁶ Le souci majeur dans cette situation de bilinguisme préoccupante pour les auteurs est de faire un travail cohérent entre les deux langues et les deux cultures.

« La littérature tunisienne d'expression française ne s'est renforcée qu'à partir des années 90 »⁵⁷, des écrivains optent pour la langue française, tel Nacer Khemir qui a écrit *l'ogresse*⁵⁸ en 1978, « *qui a*

⁵³ Ibid, p. 309

⁵⁴ Arnaud Jaqueline, *Op, Cit*, p. 40

⁵⁵ Descombes Abigail, *Expressions Maghrébines, revue de la coordination internationale des chercheurs sur les littératures maghrébines, vol. 2, n°1*, édition. Tell, Alger, 2004, p. 148

⁵⁶ Ibid, p. 150

⁵⁷ BEKRI T. *Op, Cit*. P. 25

⁵⁸ Khemir Nacer, *L'ogresse*, édition, Maspero, 1975

participé à la création tout à fait originale, dans le conte et le récit filmique ». ⁵⁹ Tahar Bekri et Amina Said publiaient plusieurs recueils de poèmes, ce qui a enrichi de plus le champ littéraire, Hélé Béji avec son récit autobiographique *L'œil du jour* ⁶⁰ en 1985, Fawzi Mellah *Le Conclave des pleureuses* ⁶¹, en 1987, le roman d'Emna Bel Haj *Chronique frontière* ⁶² en 1991.

1.4 La littérature judéo-maghrébine

La soif de connaître, de découvrir la civilisation occidentale aidait les tunisiens juifs à s'armer de modernité, une fenêtre ouverte sur l'occident, inespéré, va aider les juifs maghrébins à s'élever dans la sphère des cultures nouvelles et fraîches. Ces auteurs écrivent en langue française mais voulant rester tout de même indépendants, ils signent leurs œuvres par la présence des thèmes typiquement maghrébins.

Il faut noter d'abord que la nominalisation « judéo-maghrébine » concerne toute œuvre qui dans le grain de l'écriture ou la paille des mots, révélerait à la fois « la judéité et la maghrébinité » ⁶³ de son auteur. Cette œuvre doit être donc le travail d'un « *écrivain né au Maghreb, d'ascendance ou de résidence maghrébine, dont l'œuvre est travaillée/ fait référence, de façon plus ou moins explicite, par/à une double condition de « juif », « Arabe* » ⁶⁴.

Cette littérature commençait tout à fait en Tunisie avec les trois grands auteurs juifs : Vehel, Danon, Ryvel ⁶⁵, leur objectif était de recueillir les éléments les plus marquants du folklore juif dans leur

⁵⁹

⁶⁰ Béji Héli, *L'œil du jour*, édition, Cérès, 1993

⁶¹ Mellah Fawzi, *Le conclave des pleureuses*, édition Cérès, 1993

⁶² Bel haj Yahia Emna, *Chronique frontière*, édition Noel Blandin, 1991

⁶³ Guy Dugas, *La littérature judéo-maghrébine d'expression française*, édition, L'Harmattan, Paris, 1990, p. 19

⁶⁴ Ibid, p, 19

⁶⁵ Descombes Abigail, *Op, Cit.* P. 155

œuvre⁶⁶. Ils s'inspiraient de la vie quotidienne de la Hara marquée par les joies et les peines, le bonheur et les drames, les traditions que le modernisme occidental a effacées. Parmi les grands titres qui construisent leur œuvre, on cite le premier écrit juif *La Hara conte*⁶⁷ en 1929, *L'enfant de l'Oukala*⁶⁸ de Ryvel, en 1931, c'est lui aussi qui a fait ces pièces de théâtre *Terre d'Isreil* parue en 1927⁶⁹, *L'œillet de Jérusalem* en 1930⁷⁰, recueil de nouvelle *Les Lumières de la Hara*, en 1934⁷¹.

Au Maroc, J.D Knafo a écrit *Maroquinerie*, Madame Saisset *Heures juives au Maroc* et Elissa Chimenti avec son roman *Eves marocaine*, tous ces écrits ont paru vers 1951⁷².

En Algérie Elissa Rais a écrit *Saada la marocaine* en 1920, *les juifs ou la fille d'Eléazar* en 1921 et *Le café chantant* en 1922. Maximilienne Heller donne naissance à *La Mer rouge* en 1923.⁷³

II. L'œuvre littéraire d'Albert Memmi

Albert Memmi se définit comme un écrivain engagé⁷⁴ « *je suis un écrivain engagé, je n'ai pas peur de ce mot* » déclare t-il. Engagé envers sa vie et son expérience acquise dans sa lutte.

Son vécu est mis en italique dans toutes ses productions littéraires et le contact qu'il mène est selon l'écrivain un devoir qui illustre ce combat qui s'adapte aux besoins de l'auteur aux moments considérés⁷⁵. Albert Memmi traduit son engagement de la façon suivante « *Dans mon adolescence, je ne fus ni heureux ni profondément malheureux. Je*

⁶⁶ Ibid, p, 155

⁶⁷ J Véhel, V Danon, Ryvel, *La hara conte*, édition Ivrit, 1939

⁶⁸ Ryvel, *L'enfant de l'Oukala*, édition, la Kahena, 1931

⁶⁹ Arnaud Jaqueline, *Op, Cit*, p. 42

⁷⁰ Ibid, p. 42

⁷¹ Ibid, p. 42

⁷² Ibid, p. 44

⁷³ Ibid, p. 40

⁷⁴ Strike Joelle, *Op, Cit*, P. 13

⁷⁵ Ibid, p. 13

*n'avais pas le temps d'être, j'agissais, apprenais, me transformais ; et par à coups, au hasard de cette lutte continue, je m'indignais, me révoltais ou exultais. »*⁷⁶

Dans la préface de l'ouvrage, Albert Camus a écrit : « *Voici un écrivain français de Tunisie qui n'est ni français ni tunisien... Il est juif. (...)* ». ⁷⁷ Albert Memmi s'est penché sur son pays natal, la colonisation, la pauvreté et la communauté juive et autres sujet brûlants comme le racisme, etc.

« Ses œuvres écrites ont pour objet d'atteindre une réalité clarifiée que la conscience et la mémoire acceptent »⁷⁸, tout au long de son parcours littéraire l'influence de la terre natale et des racines ont eu sur sa personne un impact.

De la Tunisie colonisée, Albert Memmi essaye de créer un monde nouveau humain où la réflexion d'un rapport continuellement renouvelé entre oppresseur et oppressé et d'importance capitale.

Pour signer son attachement à la Tunisie qu'il porte dans son cœur et qu'il mémorise, tout l'ensemble de ses œuvres (de fiction, récit, poésie) a pour cadre général la Tunisie mis à part un recueil de nouvelle *Térésia et autres femmes* dernière publication de l'écrivain : « ... *Ma Tunisie à moi, est celle d'un écrivain, je la retrouve dans les odeurs, les couleurs...* »⁷⁹.

Ce qui nous attire de plus dans les écrits d'Albert Memmi, c'est que tous ses sujets relèvent de la vie sociale, ses œuvres de fiction ont toujours illustré ses centres d'intérêt (son pays natal, la colonisation, les minorités ethniques, la communauté juive, la relation du couple). Les

⁷⁶ Memmi Albert, *Op, Cit*, p. 22

⁷⁷ Ibid, P. 6

⁷⁸ Ibid, p. 6

⁷⁹ MEMMI Albert, *Le Nomade Immobile*, édition, Arléa, p. 20

essais aussi tournent autour les mêmes sujets mais dans un style théorique, analytique et argumentatif.

Ecrire pour cet auteur vise à atteindre un objectif bien précis : porter atteinte sur le monde qui l'entoure, analyser et clarifier tout ce qui peut toucher la vie de l'homme.

D'une œuvre à une autre, « on aperçoit la reprise des mêmes thèmes, de questions, et même de phrases, le retour aux mêmes termes et des mêmes scènes ou d'un personnage »⁸⁰. Memmi fait de son œuvre une œuvre ouverte toujours à compléter, à réactualiser, cherchant toujours des réponses. « Tous les romans mémmiens interfèrent, dessinent les mêmes personnages, posent les mêmes questions »⁸¹. On peut noter aussi la présence de « l'auto-citation, utilisée dans le but de mieux s'expliquer, de mieux dire et s'exprimer »⁸²: « *J'entrevois maintenant seulement que toute mon œuvre publiée n'est que l'incessant commentaire d'une œuvre à venir, avec l'espoir insensé que ce commentaire puisse finir par constituer lui-même cette œuvre* »⁸³. Toute son œuvre paraît le développement d'un même texte, mais d'un texte à l'autre, l'auteur corrige, approfondit ses idées de sorte d'atteindre son but recherché.

Albert Memmi est comme tous les auteurs maghrébins qui sont en quête de leur identité. Tous les récits sont d'inspiration autobiographique. Le héros de la Statue de Sel au pharaon, soucieux de « recoller les morceaux »⁸⁴ de son identité⁸⁵. Réclamant son identité n'est pas une chose facile pour Albert Memmi, la peur de l'incompréhension d'autrui le préoccupe toujours : « comment va être

⁸⁰ Strike Joelle, *Op, Cit*, P. 16

⁸¹ Ibid, p, 16

⁸² Ibid, p, 17

⁸³ Ibid, p. 45

⁸⁴ Ibid, p. 207

⁸⁵ Ibid , p, 207

vu par les siens étant donné choisi l'exil et le risque d'être marginalisé par les autres pour avoir affirmé ses distance vis-à-vis d'eux »⁸⁶. « Ecrire pour lui, c'est essayer d'éviter tout risque d'incompréhension, faire face au malentendu, éloigner les soupçons »⁸⁷.

Albert Memmi était toujours un écrivain humaniste, que toute son œuvre s'inscrit dans le sillage des valeurs culturelles et universelles, comme illustre bien dédicace du *Mirliton du Ciel* « A Jean Amrouche qui m'a fait découvrir El Ghazali, Rimbaud, Milosz et Saâdi »⁸⁸. Dans ses écrits Albert Memmi tend le maximum « d'éviter tous les sujets religieux qui marchent à l'opposé de l'humanisme universel »⁸⁹.

1. Une œuvre maghrébine

Albert Memmi dit, arrivé à « un âge où l'on a besoin de se définir, de faire un bilan. Quand j'étais arrivé à Paris, je ne connaissais personne, mais vraiment personne, avec trois francs en poche et deux pièces de cinq francs tunisiens en argent que mon père m'a données et qu'on m'a volées à la gare de Saint-Charles à mon arrivée. Il faut dire que nous dormions directement à la gare par terre, et quelqu'un m'avait dépouillé pendant la nuit. Donc, en arrivant je n'avais rien, ni argent, ni amis. ... Il fallait donc faire autrement; je l'ai fait, et c'est à ce moment-là que j'ai découvert que j'avais trois dimensions, au fond indéracinables — que finalement la maladie va confirmer — que j'étais tunisien, juif et français. Et ça je voudrais bien que vous le sachiez, que ce n'est pas de la métaphore ou de la démagogie. Réellement, je suis fabriqué comme ça, c'est-à-dire quand je me retourne, j'aperçois la Tunisie, les minarets... Et quand je vois le destin des juifs dans le monde... je ne peux pas m'empêcher de me demander qu'est-ce qui va se passer

⁸⁶ Marzouki Albert, *Op, Cit*, P. 15

⁸⁷ Ibid, p, 15

⁸⁸ Marzouki Afifa, *Op, Cit*, p, 16

⁸⁹ Ibid, p, 16

maintenant ? Je suis devenu avec le temps un universitaire français, un écrivain français, d'expression française et j'avoue qu'en un sens, en même temps, ça était dur, difficile, mais j'ai appris le métier. Je suis devenu un écrivain français. De tout cela, il en est sorti une méthode: c'est que chaque fois, et je l'ai enseigné à mes étudiants à Nanterre, chaque fois où il y a un problème ou une difficulté, je dis : retournez au réel, demandez-vous comment les gens vivent, comment ils sentent, comment ils souffrent...Le reste est intéressant, mais c'est de la rhétorique. A partir de cela vous pouvez éventuellement faire une œuvre.»⁹⁰

C'est bien que l'œuvre d'Albert Memmi est écrite en France mais le lieu d'action est toujours maghrébin : « la Tunisie ou un pays qui lui ressemble »⁹¹. Elle met en scène des personnages juifs ou arabes avec leur propre univers. Memmi prend ses sujets de la réalité vécue et pour rendre ces dits plus vivants, « il ne change ni noms ni caractères : Maisse, Katoussa, Manana, Faloussa, Ghozala »⁹², il faut signaler aussi l'utilisation « du dialecte tunisois et sa variante juive dans l'œuvre memmienne qui offrent au texte sa vivacité et son actualité »⁹³.

Vivre et écrire à Paris n'oriente pas notre auteur vers un autre espace, le pays natal est toujours mit en considération, « même dans les œuvres de fiction l'action ne se passe jamais à l'occident mais c'est l'orient qui constitue le cadre spatial de l'action »⁹⁴, un Orient qui reflète toute sa nostalgie.

⁹⁰ Memmi Albert, *Op, Cit*, p. 40

⁹¹ Strike Joelle, *Op, Cit*, P. 29

⁹² Ibid, P. 30

⁹³ Ibid, p. 8

⁹⁴ Ibid, p, 12

Lisant son œuvre, c'est se retrouver dans un espace connu, que le lecteur maghrébin peut reconnaître et se sentir : « une œuvre maghrébine proprement dite, Les pieds ici, les yeux ailleurs ».⁹⁵

2. L'autobiographie chez Albert Memmi

« Comme écrivain et même comme homme tout court, j'aurai passé, consacré mon œuvre à écrire ma vie, c'est-à-dire ma vie à décrire ma vie »⁹⁶. D'après cette citation et d'autres informations : entrevues, entretiens, textes de conférence, Memmi nous rappelle toujours l'espace autobiographique dans lequel s'inscrit son œuvre. D'abord nous devons expliquer le sens du mot « autobiographie » qui est devenu un genre très répandu dans la littérature maghrébine d'expression française.

« L'autobiographie » dans sa définition la plus simple est « une écriture du moi ».⁹⁷ Un roman autobiographique est un roman qui traite d'une façon précise les détails de la vie de son créateur. « L'idée d'autobiographie est purement chrétienne »⁹⁸, débutée le III^{ème} siècle par « Les Confessions de Saint Augustin qui est aussi d'origine carthaginoise, donc nord africaine, voire tunisienne »⁹⁹.

Au début le genre autobiographique a connu beaucoup de succès en Occident, plusieurs auteurs ont consacré leurs œuvres pour raconter leurs vies. Par contre, les auteurs maghrébains ont montré beaucoup d'hésitation envers ce genre, c'est ce qui nous confirme Jean Déjeux : « On n'aime pas du tout que l'individu se mette en avant [...]. On y refuse le regard de soi (et le regard des autres sur soi) »¹⁰⁰.

⁹⁵ Memmi Albert, *Op, Cit*, p. 44

⁹⁶ Strike Joelle, *Op, Cit*, p. 9

⁹⁷ Ibid, p. 13

⁹⁸ Ibid, p. 13

⁹⁹ Ibid, p. 13

¹⁰⁰ Dejeux Jean, *Op, Cit*, p. 127

Le Maghreb s'est influencé par les nouvelles valeurs imposées sur lui au moment de la colonisation, Khatibi écrit : « *Nous admettons que l'Occident nous a fascinés jusqu'à la mort, que nous sommes divisés jusqu'à la mort* »¹⁰¹. Robert Elbaz signale aussi que : « *La littérature maghrébine trouve sa motivation [...] dans sa friction avec la civilisation occidentale telle que l'incorpore le colonisateur* », C'est à partir de cette époque là que le genre autobiographique commence à prendre une place dans la littérature maghrébine¹⁰². L'autobiographie est devenue au Maghreb « *un genre fondateur de la littérature francophone* » où l'écrivain raconte « *comment il devient étranger à sa société, combien il éprouve une violente nostalgie de l'identité* »¹⁰³.

Le premier objectif de tous les écrivains maghrébins est de réclamer une identité maghrébine proprement dite, La démarche autobiographique au Maghreb est « *inséparable de l'identité [...] une identité mutilée par l'intrusion coloniale et ses conséquences* »¹⁰⁴.

Albert Memmi influencé par sa triple appartenance ; juif, arabe en situation coloniale française, le recours à l'autobiographie aura comme fin de se bien situer et se retrouver, de dépasser toute sorte de division. Memmi réclame aussi une « *identité culturelle regroupant bien sur son pays natal mais surtout sa judéité* »¹⁰⁵, c'est cette dernière qui est la plus visée. Celle dont les traces sont inscrites comme le dit précisément Todorov « *dans le corps et dans l'esprit par la famille et la communauté, par la langue et la religion* »¹⁰⁶. L'écriture memmienne porte ces traces.

¹⁰¹ Strike Joelle, *Op, Cit*, p. 14

¹⁰² Ibid, p, 14

¹⁰³ Ibid, p. 14

¹⁰⁴ Ibid, p. 15

¹⁰⁵ Ibid, p, 15

¹⁰⁶ Ibid, p. 15

En ce qui concerne les cinq romans d'Albert Memmi, il a toujours confirmé qu'il s'agit des récits autobiographiques « *j'aurais passé [...] mon œuvre à écrire ma vie* »¹⁰⁷. Pourtant dans la plupart des romans le narrateur-héros ne porte pas le nom de l'auteur, il s'appelle « El Mammi » dans *le désert*, ou bien un prénom différent de celui de l'auteur : Emile et Marcel Memmi, dans *le Scorpion*¹⁰⁸. Pour Lejeune, « *Ce qui définit l'autobiographie pour celui qui la lit, c'est avant tout un contrat d'identité qui est scellé par le nom propre* »¹⁰⁹. L'absence de cette marque identitaire ne signifie pas l'absence du pacte autobiographique, « mais il faut tenir en compte qu'il n'ya pas une autobiographie pure, toute autobiographie comporte des éléments romanesques, ressortant de l'imaginaire et inscrits dans le roman dont »¹¹⁰ « la matière est faite des souvenirs, des désirs du narrateur [...] C'est de moi et du moi seul que l'imagination tire sa force. C'est par le moi qu'elle bâtit ses splendides palais »¹¹¹.

Doubrovsky¹¹² préfère utiliser le terme « autofiction » à la place d'autobiographie « *De livre en livre, j'ai refabriqué ma vie, j'ai fait de vrais romans qui sont aussi des romans vrais [...] j'ai appelé ce produit l'autofiction* »¹¹³. Jacques Lecarme explique que « *l'autofiction ne s'oppose [pas] à l'autobiographie, mais en devient [...] une variante ou une ruse : à travers des jeux de condensation et de déplacement qui réorganisent le temps de la vie en un temps de narration [...] l'autofiction devient [...] une autobiographie déchainée* »¹¹⁴. L'autofiction memmienne induit¹¹⁵, comme l'écrit Lecarme, « une

¹⁰⁷ Ibid. P. 9

¹⁰⁸ Ibid, p, 16

¹⁰⁹ Strike Joelle, *Op, Cit*, p, 11

¹¹⁰ Ibid, p, 11

¹¹¹ Ibid, P. 11

¹¹² Ibid, p, 11

¹¹³ Ibid, p, 11

¹¹⁴ Ibid. p. 12

¹¹⁵ Ibid, p, 12

lecture autobiographique sans quitter la scène enchantée de la fiction »¹¹⁶.

3 Bibliographie de l'œuvre

Albert Memmi a pu élaborer une bibliographie très riche touchant aussi tous les genres littéraires, voici la liste de sa production littéraire durant toute sa carrière :

Récits

La Statue de Sel, Corrèa, 1953. Rééd. 1966, Gallimard, avec une préface d'Albert Camus.

Agar, Corrèa/Buchet Chastel, 1955. Rééd. 1984, Gallimard.

Le Scorpion, Gallimard, 1969.

Le Désert, Gallimard, 1977.

Le Pharaon, Julliard, 1988.

Le Nomade Immobile, Arléa, 2000.

Térésa et Autres Femmes, Le Félin, 2004.

Poésie

Le Mirliton du Ciel, poèmes illustrés de neuf lithographie originales d'Albert Bitran, Ed. Lahabé, 1985. Rééd. Julliard, 1989.

Essais

Portrait du colonisé, précédé de Portrait du Colonisateur ? Corrèa, 1957. Rééd. 1966, Pauvert, avec une préface de J-P.Sartre.

Portrait d'un juif, Gallimard, 1962.

L'homme dominé, Gallimard, 1968.

Juifs et Arabes, Gallimard, 1974.

La Dépendance, Gallimard, 1979, avec préface de F. Braudel et une postface de Vercors.

Le Racisme, Gallimard, 1982.

Ce que je crois, Grasset, 1985.

¹¹⁶ Ibid, p, 12

L'Écriture colorée, Je vous aime en rouge, Périples, 1986.

Bonheurs, Arléa, 1992.

A contre-courant, Le nouvel Objet, 1993.

L'Exercice du Bonheur, Arléa, 1994.

Ah, quel bonheur ! Arléa, 1998.

Dictionnaire critique à l'usage des Incrédules, Le Félin, 2002.

Portrait du Décolonisé, Gallimard, 2004

Divers

Les Français et le racisme, en collaboration, Payot, 1965.

Entretiens avec Robert Davies, L'Étincelle, Montréal, 1975.

La Terre Intérieure, Entretien avec V. Malka, Gallimard, 1976.

Le Juif et l'Autre, Entretien avec M. Chavardès et F. Kasbi, Bartillat, 1995.

Anthologie des littératures maghrébines, Présence Africaine, tomes 1 et 2, 1964-1969.

Ecrivains francophones du Maghreb, Laffont, 1985.

Le Roman maghrébin de langue française, Nathan, 1987.

III. L'écriture sociologique

« *La littérature maghrébine s'est intéressée dès ses origines aux grandes questions de la vie sociale et à leur évolution* »¹¹⁷. Elle ne cesse de reproduire la réalité vécue ; retracer les crises, exprimer les souffrances et les déceptions des maghrébins au fil des temps. Le rôle de la littérature est de porter un regard critique sur une société donnée, elle doit être une littérature de revendication et d'engagement. L'écrivain maghrébin aurait donc une mission à accomplir, celle de porter témoignage sur son temps, de dire fidèlement les maux de sa société, il doit être observateur et critique au même temps.

¹¹⁷ Noiray Jaques, *Op, Cit.* P. 72

Les premières œuvres de la littérature maghrébine illustrent de façon efficace notre propos, citons par exemple *Le fils du pauvre* de Mouloud Feraoun, *La colline oubliée* de Mouloud Mammeri, *La grande maison* de Mohamed Dib, écrit au moment de la déclaration de guerre, et la guerre est présente aussi dans *L'Incendie et Le Métier à tisser. Nedjma* de Kateb Yacine, on trouve l'écho des émeutes de Sétif et Guelma du 8 mai 1945. Tous ces romans retracent une expérience sociale et politique vécue au moment de la période coloniale c'est-à-dire « ils se font nécessairement l'écho des événements contemporains de leur élaboration »¹¹⁸.

Marqué par les grands maux de la colonisation (injustice, racisme, dépendance), Albert Memmi écrit afin d'apporter un témoignage, de dévoiler des réalités sociales. Par ses écrits de différents genres et thèmes, il se considère comme « le porte parole »¹¹⁹ des minorités et des défavorisés « se mettre dans la peau des autres »¹²⁰.

Albert Memmi déclare dans sa communication avec Doris Bensimon « [...] je suis sociologue par nécessité [...], je suis sociologue parce qu'on ne peut esquiver la dimension sociologique du réel. De même qu'on ne peut pas esquiver la politique, [...] je soutiens qu'on ne peut pas être romancier sans prendre en compte la dimension sociopolitique [...] mais j'avoue que mon gout personnel me pose d'avantage vers le vécu »¹²¹.

1. Les nouveaux concepts développés par Albert Memmi

La publication des essais vient toujours après celle des romans, Memmi explique cela par « *J'ai d'abord commencé à écrire un roman, c'est-à-dire à poser des questions nées d'une expérience vécue [...]* mon

¹¹⁸ Ibid, p. 72

¹¹⁹ Guerin Jeanyves, *Albert Memmi écrivain et sociologue, édition*, L'Harmattan, 1990, P. 157

¹²⁰ Ibid, p, 157

¹²¹ Ibid, p, 157

expérience de sociologue est née du besoin de vérifier cette expérience vécue »¹²².

D'un essai à un autre, notre auteur a approfondi ses études sociologiques, on doit à Albert Memmi beaucoup de nouveaux concepts, des théories et des méthodes, c'est ce qui a fait de notre auteur un sociologue du premier rang.

Le premier essai *Portrait du colonisé* constitue un des références essentielles à la problématique de la colonisation de l'oppression et du racisme, Albert Memmi e eu le don de clarifier, de simplifier une situation très complexe. « L'originalité de cet œuvre relève du concept du duo »¹²³, « elle tient à ce que Memmi [...] y considère colonisateur et colonisé comme indissolublement liés par le système de domination coloniale [...] »¹²⁴. Le portrait du colonisé procède du portrait du colonisateur paru en 1957¹²⁵ et préfacé par Jean Paule Sartre, est un essai qui donne une caractérisation précisée et détaillée des deux principaux acteurs du fait colonial : le colonisateur et le colonisé. « Non seulement il juxtapose les deux figures décrites mais aussi il détermine le rôle décisif du rapport entre ces deux groupes sociaux »¹²⁶.

Colonisateur, colonisé vivant dans un même contexte se construisent réciproquement par leur interaction. Le texte d'Albert Memmi explique les conditions d'existence de ces groupes sociaux. *Portrait de colonisé* est un texte marqué par son engagement politique. Son sujet relève des sujets actuels qui intéressent tout le monde car, comme le dit l'auteur dans la préface de l'édition de 1996¹²⁷, « ses propos sur la relation coloniale ne sont pas uniquement présentatifs de la période coloniale

¹²² Strike Joelle, *Op, Cit*, p. 129

¹²³ Strike Joelle, *Ibid*, p, 129

¹²⁴ *Ibid*, P. 130

¹²⁵ *Ibid*, p, 130

¹²⁶ *Ibid*, p, 130

¹²⁷ Guerin Jeanyves, *Op, Cit*, p. 142

française, mais ils pourraient également expliquer toute situation de dominance »¹²⁸.

Le fait d'être un juif ne cesse de s'afficher à travers toute l'œuvre memmienne. Au début des années 1960, A. Memmi était l'un des précurseurs proposant des « enquêtes empiriques sur les juifs de France »¹²⁹. Il a attribué à chaque concept ; judaïcité, judaïsme, judéité une signification différente. « La judaïcité est l'ensemble des personnes juives, soit au sens large, vivant dans le monde, soit au sens étroit, dans un groupement géographiquement localisé ; le judaïsme est l'ensemble des doctrines, croyances et institutions juives ; la judéité est le fait et la manière d'être juif »¹³⁰. Cette terminologie fait partie de l'étude de la condition juive contemporaine, elle a beaucoup servi les auteurs de langue française.

En 1979, Memmi a publié son essai *La dépendance*, dans lequel a signalé, « *J'ai découvert l'extraordinaire importance de la dépendance il ya quelques années dans un hôpital [...]. C'est dans cet état d'importance extrême que je vis à quel point on peut avoir besoin d'autrui* »¹³¹.

Dans son premier essai, *Portrait du colonisé*, Albert Memmi a bien exprimé le rapport conflictuel caractérisant la relation avec l'autre. Cela est « apparu aussi dans tous les essais qui suivent »¹³², ce n'est qu'avec l'apparition de *La dépendance* que notre auteur a donné une nouvelle signification aux relations humaines. La découverte du concept de « dépendance » figure dans la partie « Annexe » de son livre¹³³, mais

¹²⁸ Ibid, p, 142

¹²⁹ Ibid. p. 91

¹³⁰ Ibid, p. 92

¹³¹ Strike Joelle, p. 165

¹³² Ibid, p, 165

¹³³ Ibid, P, 165

Albert Memmi a déclaré que cette notion est apparue bien avant cet essai¹³⁴, « *Je manipulais la dépendance sans la nommer* »¹³⁵.

Dans toutes les parties du livre, Albert Memmi insiste sur la relation de dépendance qui doit réunir les individus, il commence d'abord par le questionnement suivant : « *En définitive, ne dépendre de rien ni de personne, qu'est-ce que cela signifie ? Ce serait n'avoir besoin de rien ni de personne : à la limite, est-ce que cela conserve un sens ?* »¹³⁶. Ces interrogations sont la porte qui permet à Albert Memmi d'introduire son nouveau concept dans les relations humaines, la reconnaissance de la dépendance ne peut jamais être une barrière devant le sentiment de liberté, « *[...] le refus total de dépendance n'est pas un signe évident de liberté : il est aussi une peur de dépendance, c'est-à-dire une peur des autres* »¹³⁷.

Après avoir été l'ennemi, l'Autre devient une partie inséparable dans la quête personnelle d'Albert Memmi¹³⁸, « *[...] nous existons en fonction des autres* »¹³⁹. La relation avec l'altérité trouve dans cet essai un nouveau sens, l'auteur associe la définition du concept avec celui du besoin, « *la dépendance est toujours liée au service d'un besoin* », et il reformule, « *enfin, le besoin est la clé de la dépendance* »¹⁴⁰.

Tout en approfondissant la notion de dépendance, Albert Memmi a consacré une partie dans le livre pour montrer « *le bon usage de la dépendance* »¹⁴¹, « [...] la dépendance est en somme l'une des bases du lien social, la solidarité qui assure la cohésion du groupe [...] est ainsi une dépendance réciproque, la dépendance est un facteur de stabilité.

¹³⁴ Ibid, 166

¹³⁵ Ibid, 166

¹³⁶ Strike Joelle, *Op, Cit*, p, 166

¹³⁷ Ibid, p, 167

¹³⁸ Ibid p, 167

¹³⁹ Ibid. P. 168

¹⁴⁰ Ibid, p, 168

¹⁴¹ Ibid, p, 168

C'est un mode de fonctionnement de l'être humain, dans ses rapports avec les autres et le monde environnant, afin d'assurer sa survie ».

Notre auteur confirme après que le concept de dépendance devient un des bases de son travail, ces affirmations justifient notre propos :

« Les notions de dépendance et de pourvoyance sont devenues pour moi, au cours des années, [...] les pivots de mon travail et, j'en suis de plus en plus persuadé, les clés pour l'interprétation de toute condition humaine »¹⁴².

La notion de dépendance considérée depuis longtemps comme négative, trouve dans l'essai d'Albert Memmi une caractérisation nouvelle et positive. Elle a changé même les types de rapports qu'entretiennent les hommes entre eux c'est-à-dire « la reconnaissance du besoin de l'autre »¹⁴³. Ce travail a beaucoup aidé Albert Memmi dans la théorisation de son autre concept : le racisme.

Le problème du racisme est au centre des sujets mémmiens : « *Sur le racisme j'ai écrit des centaines de pages [...] j'y aurai consacré beaucoup plus de temps qu'à n'importe quel autre sujet* ». ¹⁴⁴ Lisant l'œuvre mémmienne, on aperçoit beaucoup d'images de ce phénomène. Son premier roman illustre beaucoup de figures du racisme.

Albert Memmi définit le racisme comme « *la valorisation généralisée et définitive de différence, réelles ou imaginaires, au profit de l'accusateur et au détriment de sa victime, afin de légitimer une agression* »¹⁴⁵. Cette définition est entrée dans le dictionnaire et qui est également patrimoine de l'Unesco, adopté aussi par l'Encyclopedia Universalis¹⁴⁶.

¹⁴² Strike Joelle, *Op, Cit*, p. 172

¹⁴³ Ibid, p, 172

¹⁴⁴ Memmi Albert, *Ce que je crois*, édition, Grasset, 1985, p. 193

¹⁴⁵ Strike Joelle, *Op, Cit*, p. 176

¹⁴⁶ Ibid, 172

Memmi sort de la définition restreinte du racisme pour lui donner un « sens plus humaniste en s'incluant lui-même »¹⁴⁷ : « *en chacun de nous, ou presque, il y a un raciste qui s'ignore* », « *la tentation du raciste est la chose au monde la mieux partagée* »¹⁴⁸. Comme il attribue au racisme un caractère social et culturel « *on suce le racisme dans le lait familial et social* ». ¹⁴⁹ Albert Memmi déclare à ses lecteurs que nul n'est indemne car à la base du racisme réside « *le trouble, l'effroi devant l'altérité* »¹⁵⁰. Au cours de l'essai, l'auteur ne fait aucun jugement, « aucune condamnation de la personne raciste : c'est avec grande sagesse et expérience qu'il mène le lecteur à constater l'universalité et la banalité même du racisme »¹⁵¹. Son étude sur le racisme, a poussé Albert Memmi de créer un nouveau terme « *l'Hétérophobie* », « ce concept signifie la peur de l'autre. C'est le refus d'autrui au nom de n'importe quelle différence « les jeunes, les femmes, les homosexuels, les handicapés... »¹⁵².

Disant enfin que l'écriture des essais, a eu le grand mérite de classer Albert Memmi parmi les grands sociologues, à travers ses études il a pu résoudre son douloureux rapport à l'autre¹⁵³. Ces nouveaux concepts ont donné aux sciences des hommes une inspiration nouvelle et frappante.

CONCLUSION

Parler d'un auteur connu par une triple appartenance nous a ouvert les portes sur d'autres points d'étude, nous avons été amenés d'abord à donner un aperçu général sur tous les courants littéraires qui constituent l'identité de Memmi. Au cours de sa carrière, et surtout avec la parution

¹⁴⁷ Ibid, p, 173

¹⁴⁸ Ibid, p. 173

¹⁴⁹ Strike Joelle, *Op, Cit*, p, 180

¹⁵⁰ Ibid, p. 180

¹⁵¹ Ibid, p, 180

¹⁵² Ibid, p, 180

¹⁵³ Ibid, P. 211

de son roman *La Statue de sel* en 1953, Albert Memmi était toujours qualifié par plusieurs auteurs : il est considéré comme un grand écrivain tunisien d'expression française, ou encore par Hédi Bouraoui de « *père fondateur de la littérature tunisienne d'expression française* »¹⁵⁴. Ces hommages font de lui un expert dans le domaine littéraire en général.

On ne peut étudier la vie d'un auteur sans esquisser son œuvre littéraire, l'ensemble qui constitue sa bibliographie s'avère très vaste et riche, ne nous pouvons donc passer sans retracer les sources et caractéristiques de son élaboration. En plus de son métier d'écrivain, il se considère comme un sociologue par préférence, on a donc exposé à la fin du chapitre les différents concepts qu'il a développés et qui ont ajouté aux sciences sociales des théories très efficaces.

¹⁵⁴ Noiry Jaques, *Op, Cit*, p. 65

DEUXIEME CHAPITRE
AGAR, PRESENTATION DU ROMAN

Introduction

Agar est un des romans memmiens qui illustre l'idée la transposition des faits sociaux dans les productions littéraires. Son sujet relève de la vie sociale, il s'agit du mariage mixte entre un maghrébin et une étrangère, phénomène très répandu dans le monde. Notre problématique était formulée à partir de la lecture de ce roman : l'image de l'étrangère dans l'union mixte, nous exposons donc dans ce présent chapitre l'importance donnée à l'image de la femme dans la littérature maghrébine. On va cerner le cadre dans lequel la femme en est venue constituer un sujet d'étude pour la littérature maghrébine en particulier.

Ensuite, nous passerons à une présentation générale du corpus étudié. Nous étudierons d'abord le contexte socio- historique dans lequel est né le roman d'Albert Memmi, puis nous ferons une brève présentation des composantes de l'œuvre (édition, préfaces, titre et dédicace du roman). Enfin, on passera à l'analyse du roman, nous essayerons de donner le résumé de l'histoire, tout en étudiant les personnages, le personnage de l'étrangère sera l'objet d'analyse du chapitre suivant. A la fin, nous représenterons les deux lieux de l'action : Paris et Tunisie.

I. La représentation littéraire de la femme

Le sujet de la femme a toujours représenté une source d'inspiration pour les écrivains de la littérature. L'évolution de son statut au cours de l'histoire, d'un être inférieurisé, possédé et dominé à un être libre, fort et autonome constitue un grand défi. Aujourd'hui, la femme affirme son existence dans tous les domaines de vie, elle est évoquée dans les écrits littéraires ainsi que dans d'autre genre d'écrit (journaux et magazines).

La représentation de la femme offre au discours sa richesse, elle est présente dans tous les genres littéraires. Les écrits qui abordent la femme sont polémiques, tantôt l'exaltent et tantôt la méprisent.

Les auteurs s'interrogeaient toujours sur la nature de la femme, sur son rôle dans la vie sociale, et l'amélioration de son statut par rapport à celui de l'homme. C'est à travers leurs écrits que les auteurs essaient d'analyser les rapports homme/ femme. Comme ils mettent en lumière l'ensemble des idées et des jugements de valeurs qui concernent la femme. « On peut donc lire dans le texte littéraire l'image de la femme dans telle ou telle époque »¹⁵⁵.

1. La femme dans la littérature maghrébine

1.1. La femme indigène (autochtone)

Comme nous avons déjà dit, la littérature se préoccupe avant tout des problèmes d'une société donnée. La littérature maghrébine prend aussi ses sujets de la réalité sociale, la situation de la femme maghrébine était toujours un centre d'intérêt pour les écrivains maghrébins. Dès l'origine, cette littérature a entrepris de représenter cette situation. Beaucoup d'écrivains hommes ont consacré leurs écrits pour exposer les malheurs de la femme, citons par exemple Mohamed Dib, qui relate dans son premier roman *La Grande Maison*¹⁵⁶ les souffrances d'une femme algérienne veuve et pauvre « Aini », chargée d'enfants dont elle doit garantir leurs besoins. Kateb Yacine écrit *Nadjma*¹⁵⁷ pour donner l'exemple de la femme révolutionnaire¹⁵⁸. Mouloud Maamri, montre que le mariage peut parfois causer les grands malheurs de la femme,

¹⁵⁵ Bouzar Wadi, *Lectures maghrébines*, édition, Publisud, Paris, 1984, p, 15

¹⁵⁶ Dib Mohamed, *La grande maison*, édition, du Seuil, 1996

¹⁵⁷ Kateb Yacine, *Nadjma*, édition, du Seuil, 1956

¹⁵⁸ Noiray Jaques, *Op, Cit*, p, 14

il expose dans *La Colline Oubliée*¹⁵⁹ la misère de Kou. Taher Ben Djelloun, dans *l'enfant du sable*¹⁶⁰ et *la Nuit sacrée*¹⁶¹ « constitue son héroïne à partir d'éléments intérieurs ambigus »¹⁶², fille sous la pression de son père obligée de se comporter comme un garçon pour défendre sa féminité.

Beaucoup d'autres travaux sociologiques et psychologiques sont intéressés depuis longtemps d'exposer les souffrances et les difficultés aux quelles se heurte la femme maghrébine, ainsi que les injustices dont elle est toujours victimes.

La femme est généralement représentée dans le texte littéraire dans deux différentes catégories : la mère qui est le symbole de la femme autochtone et la femme étrangère. Nous exposons alors les caractéristiques de chaque catégorie.

1.1.1 La femme en tant que mère

Le personnage de la mère occupe une place primordiale dans le roman maghrébin, « la relation mère- fils constitue le nœud autour du quel évolue l'histoire »¹⁶³. La mère représente par excellence l'image de la femme Arabe traditionnelle, c'est ce qui offre aux romanciers les thèmes de leurs écrits.

La mère est au centre de plusieurs romans maghrébains, nous pouvons dire que les représentations de ce personnage sont toujours les mêmes, c'est la conservatrice du monde des coutumes et des traditions ancestrales, La mère est toujours décrite à l'intérieur de sa maison, elle

¹⁵⁹ Mammeri Mouloud, *La colline oubliée*, édition, Palon, 1952

¹⁶⁰ Ben Djelloun Tahar, *L'enfant du sable*, édition, du Seuil, 1995

¹⁶¹ Ben Djelloun Tahar, *La nuit sacrée*, édition du Seuil, 2006

¹⁶² Noiray Jaques, *Op, Cit*, p, 15

¹⁶³ *Ibid*, P. 15

ne sort presque jamais de son quartier ou de son clan. S'occupant des tâches ménagères. Sa mission principale est l'éducation et la formation des enfants dans les règles de la tradition. C'est elle qui joue le rôle de protectrice des valeurs ancestrales, c'est pour cette raison, les écrivains tiennent à représenter la mère avec des vêtements typiques de son pays, faisant toujours preuve aux fêtes traditionnelles et aux rituels du passé.

Un des romans maghrébins qui vient mettre l'accent sur la femme mère, celui de Driss Chraïbi paru en 1972 *la civilisation, ma mère*¹⁶⁴. Dans cette histoire le premier rôle est assigné à la femme, l'évolution du statut de la mère semble être le centre d'intérêt de l'écrivain.

On peut dire que tous les romans maghrébins témoignent la présence du personnage féminin, le rôle de la mère est le plus fréquent car c'est elle qui évolue autour du protagoniste. C'est justement à l'opposé de ce type de femme que l'on trouve l'autre catégorie prédominante de personnages féminins : la femme étrangère.

1.2 La femme étrangère

Dans la plupart des romans maghrébins, les auteurs choisissent pour leurs protagonistes une femme étrangère, l'image de l'autre continent. Ces héros préfèrent aimer des femmes étrangères pour s'éloigner de l'image de la femme de leurs communautés ou bien du monde Arabe en général.

Nous pouvons citer quelques romans dans lesquels figurent le personnage de l'étrangère : , *Rache*¹⁶⁵ de Aïcha Chaïbi, *Les Boucs*

¹⁶⁴ Chraïbi Driss, *La civilisation ma mère*, édition Gallimard, 1972

¹⁶⁵ Chaïbi Aïcha, *Rached*, édition MTE, 1975

de Driss Chraïbi, *La Terre et le Sang* de Mouloud Feraoun, *La Dernière Impression*¹⁶⁶ de Malek Haddad...etc.

L'étrangère est représentée comme la femme de dehors, elle n'est jamais renfermée à la maison, c'est une femme instruite, libre et autonome. Le personnage de l'étrangère constitue la transgression par excellence, sa présence est toujours remise en cause.

La représentation de la femme indigène et de la femme étrangère dans le texte littéraire permet aux écrivains maghrébins d'aborder les fameux sujets de l'identité et de l'altérité. La quête de l'identité est indissociable du texte maghrébin, la représentation de l'autre ce n'est que la révélation de soi-même. Notre roman aussi contient ces deux figures féminines, nous proposons donc une étude analytique d' *Agar* afin de mieux clarifier l'objet de notre recherche.

II. Présentation d' « Agar »

1. Agar, deuxième roman d'Albert Memmi

« L'œuvre memmienne est une œuvre ouverte »¹⁶⁷, c'est ce qui pousse toujours son créateur à la compléter et à l'approfondir, Albert Memmi fait de chaque œuvre « le prolongement de l'œuvre qui la précède »¹⁶⁸, c'est ce que nous prouve la lecture du roman d'Agar. Ce dernier est aussi un « roman autobiographique »¹⁶⁹ comme le roman *de la Statut de Sel*. Tous les deux retracent la vie de leur auteur dont l'un s'occupe de la période d'enfance et d'adolescence et le deuxième relate la vie d'un jeune adulte déchiré entre deux mondes.

¹⁶⁶ Haddad Malek, *La dernière impression*, édition, Julliard, 1958

¹⁶⁷ Strike Joelle, *Albert Memmi, autobiographie et autobiographie*, édition, L'Harmattan, p. 12

¹⁶⁸ Marzouki Afifa, *Agar d'Albert Memmi*, édition, L'Harmattan, p. 21

¹⁶⁹ Ibid, p, 21

Deux romans qui se ressemblent, en forme et en fond, mais le premier dessine un « héros révolté »¹⁷⁰, Alexandre Benillouche qui ne cesse d'exprimer ses hostilités envers tout ce qui l'entoure : la hante de l'ignorance et les superstitions de sa tribu, la résistance aux compromis religieux et la colère devant la médiocrité du quotidien. Par contre dans *Agar*, le héros s'avère très compréhensif, son bonheur réside dans la joie des autres. « Ce changement radical de caractères, malgré la période courte qui sépare les deux romans, est en rapport au nouveau cadre spatial dont se trouve l'écrivain »¹⁷¹ : la France, le pays de ses rêves et de ses fantasmes, adoré de plus en plus lors de la rencontre avec la femme de sa vie, une française qui est à l'origine de sa rupture avec son monde ainsi que ses traditions.

Contracter un mariage avec une étrangère est pour lui un acte de libération de toute liaison avec son milieu ainsi que les traditions et les coutumes jugées sans importance. « Mais le problème réside dans sa relation avec sa femme qui lui renvoie par son intransigeance à l'égard de son milieu à lui, l'image de sa propre attitude durant l'adolescence, celle du héros de *La Statue de Sel* »¹⁷².

III. Les composantes de l'œuvre

1. Editions

Deux ans après *La Statue de Sel*, Albert Memmi publie son deuxième roman, *Agar*, aux éditions Corréa/Buchet Chastel, en 1955, à Paris¹⁷³. Il sera publié chez Gallimard en 1984 et dans la collection de poche. Folio, en 1991¹⁷⁴.

¹⁷⁰ Marzouki Afifa, *Op, Cit*, p, 22

¹⁷¹ *Ibid*, p, 22

¹⁷² *Ibid*, p. 23

¹⁷³ *Ibid*, p, 18

¹⁷⁴ Marzouki Afifa, *Op, Cit*, p, 18

2. Préfaces

On doit d'abord survoler les deux préfaces rajoutées par l'auteur après la première publication à la suite des nombreuses critiques suscitées par le roman. L'auteur pose d'abord le problème de la mal compréhension de son livre : « *Agar est celui de mes livres qui a été le moins bien compris...* »¹⁷⁵. Passant par la suite à expliquer les raisons du choix de son sujet : « Agar n'est pas une étude sur le mariage mixte, mais l'histoire de deux êtres, un jeune médecin juif tunisien et une jeune étudiante catholique et française » ; leurs aventures [...] constituent un symbole, un exemple privilégié de ce drame plus ample, de ce terrible problème de la communication ».

C'est dans cette première préface que l'auteur clarifie le projet de son roman : « Mes héros échouent parce qu'ils ont manqué, tous les deux, de force et de liberté [...] Loin de décrire une fatalité, Agar énonce en vérité les conditions d'une libération. Mais une libération n'est jamais gratuite et il vaut mieux en connaître le prix exact. »

Enfin, en conclusion, l'auteur affirme que le mariage mixte est souhaitable et que le roman *Agar* n'est qu'un essai « de dévoilement des conditions négatives » de ce mariage.

Dans la deuxième préface, « écrite trente ans plus tard »¹⁷⁶, l'auteur semble plus optimiste, il mentionne d'abord le grand succès du livre aux Etats-Unis, comme il applique « les deux notions de « duo » et de « dépendance » au couple humain »¹⁷⁷.

3. Titre et dédicace du roman

Le roman est introduit par la dédicace suivante : « A ma femme ». Cette femme là est appelée Marie Germaine Dubach, elle est française, épouse et mère d'enfants d'Albert Memmi.

¹⁷⁵ Strike Joelle, *Op, Cit*, 11

¹⁷⁶ Ibid, p, 12

¹⁷⁷ Strike Joelle, *Op, Cit*, p, 12

Dans la page qui suit est écrit : « Or Sarai, femme d'Avram, ne lui avait point donné d'enfants. Elle avait une servante égyptienne nommée Agar... » (P. 12). Le titre de l'œuvre *Agar* n'a pas été choisi au hasard, il représente tout un symbole. En effet, la vrai Agar, bien qu'elle ait donné au patriarche Abraham une descendance mâle (Ismail) très apprécié, na pu bénéficier du statut d'épouse parce que étrangère (égyptienne) et c'est Sarah qui conserve le titre. Ainsi cette « étrangère » des temps bibliques réapparaît dans l'étrangère de la période contemporaine.

III. Résumé de l'œuvre

Le roman d'*Agar* est l'histoire d'un couple mixte ; un jeune médecin juif et tunisien et une jeune étudiante catholique et française, ces deux êtres choisissent de se connaître et de s'aimer malgré leurs différences. Ils se marient d'abord à Paris et s'installent par la suite à Tunis.

Les évènements de cette histoire se compliquent jour après jour, le quotidien ainsi que la vie tunisienne n'ont engendré que les drames et les malheurs dans la vie du couple.

Les aventures vécues constituent un symbole de ce terrible problème de communication, la douceur de l'amour, la joie de vivre, tout cela s'est transformé peu à peu en un cauchemar pour céder la place aux souffrances et aux malheurs.

Albert Memmi cherche donc à exposer les différents problèmes qui se posent à la communication entre les individus bien qu'entre les peuples : « une femme et un homme de civilisations, de cultures, de nationalités différentes peuvent-ils vivre ensemble ? Et, par delà les individus, les groupements humains, si différents par leurs langues, leurs traditions et leurs intérêts, peuvent-ils cohabiter en paix, et même espérer un jour former une seule et immense communauté ? ».

L'histoire est racontée en 16 chapitres, chaque chapitre s'occupe d'une période bien précise de la vie du couple, nous essayons donc à travers ce résumé de citer les grands titres de chaque partie.

Le premier chapitre relate l'arrivée du couple à Tunis après leur rencontre à Paris. Notons que tout le récit est focalisé sur le regard de l'autre. Ce regard n'est d'ailleurs pas forcément hostile, mais il est perturbant, ou déstabilisant, parce qu'il est la révélation que l'on est pas « un être en soi »¹⁷⁸.

Dès son débarquement au port de la Goulette, le narrateur arrive à peine à cacher son inquiétude, jugeant comme négatif la réaction de sa femme envers les siens et de ses derniers envers Marie. L'anxiété qui l'accompagne tout au long du voyage se transforme en joie dès qu'il voit l'accueil chaleureux de sa famille.

Marie, qui se trouve pour la première fois dans un monde nouveau, inconnu, se sent déjà envahie. Son dégoût s'accroît à chaque fois qu'elle découvre les coutumes et les pratiques de sa belle famille.

Dans le deuxième chapitre, Memmi effectue un retour en arrière de l'action. Il raconte son séjour parisien et sa liaison avec Marie. Au début de sa présence dans cette ville, le narrateur a connu de très grands problèmes et il faillit rentrer dans son pays, heureusement que le hasard vient lui représenter Marie, la femme qui garantira son bonheur. Avec elle, il a pu surmonter tous les obstacles et vivre en paix.

Nos deux héros n'arrivent plus à se séparer, ils passent tout le temps ensemble dont le sentiment d'amour qui les lie se renforce jour après jour. Même les facteurs qui les différencient ne sont pas pris en considération par tous les deux, et ils décident à la fin du chapitre d'officialiser leur union.

¹⁷⁸ Gurein Jeanyves, *Albert Memmi écrivain et sociologue*, édition, L'Harmattan, Paris, 1990. P. 55

Le troisième chapitre raconte les premières déceptions du couple cohabitant avec la famille du narrateur à Tunis, pour Marie ce monde nouveau « devenu insupportable », jour après jour, le regard de Marie devient sévère à l'égard de l'environnement de son mari, elle éprouve des sentiments d'angoisse et de mépris envers toutes les pratiques familiales.

Le quatrième chapitre regroupe toutes les tentatives du héros qui essaye sans cesse d'intégrer sa femme dans son milieu, et de lui faire aimer et apprécier les êtres et les lieux de son pays. Lisant le récit, nous comprenons que Marie refuse catégoriquement de faire partie de ce monde, elle réagit négativement à tout ce qui l'entoure.

Dans le cinquième chapitre, les dégoûts et les hostilités de Marie arrivent à leur extrémité, « Et bientôt elle n'eut même pas le courage de dissimuler ». Le héros vit cette situation comme une malédiction.

Dans le sixième chapitre, le couple trouve la solution de ses problèmes, le déménagement dans une villa loin de la famille du narrateur. A partir de ce chapitre, la solitude organisée par Marie va devenir de plus en plus grande « personne ne s'aventura jusqu'à la villa ». C'est à partir de là que le conflit entre les deux conjoints va vraiment éclater.

La grossesse de Marie qui serait le sujet du septième chapitre, ne va faire qu'exacerber le conflit, c'est dans ce climat que se prépare l'éloignement des deux personnages du couple. Le héros se sentant de plus en plus tiré vers la tradition et l'attente des parents, et Marie refusant complètement toute intrusion de la famille tunisienne.

Le huitième chapitre est consacré aux tensions de l'accouchement. C'est dans ce moment que le héros ressent la douleur de sa femme, qui se trouve dans un milieu étranger, loin de son monde et ses proches, il décide alors de lui offrir son soutien et son appui.

C'est le personnage de la mère qui vient perturber la relation du couple, le neuvième chapitre nous donne des images sur les nouvelles ingérences de la mère du narrateur dans la vie du couple. La présence du nouveau bébé l'oblige de faire son devoir, celui de s'occuper du bébé et voir ce qui lui manque. Elle fait ses remarques sous forme de conseil pour convaincre Marie sur son point de vue. Marie se plaint toujours du comportement de sa belle mère et le narrateur se sentira déchiré entre les deux : sa mère et sa femme.

Dans les trois chapitres qui suivent, le narrateur essaye de trouver la solution de son problème : après son installation à Tunis, il découvre que son mariage n'est pas reconnu par l'état parce qu'il est « hors de la communauté », le héros se trouve donc devant le poids du religieux et du laïque. La consultation de Maître Taïb, avocat libéral et président de la communauté juive qui se suit par la consultation du grand Rabin, en vue de régulariser la situation du couple sera la cause d'une nouvelle impasse.

Du treizième chapitre jusqu'au quinzième, chacun des deux personnages du couple cherche à imposer ses valeurs sur l'autre, la circoncision de l'enfant est à la source des hostilités. Marie refuse la circoncision parce qu'elle ne fait pas partie de ses traditions « tout le monde ne pratique pas la circoncision, en France », quand au mari, il trouve dans ce rite religieux le lien qui rattache son fils à lui.

C'est dans le dernier chapitre, que se prépare la séparation des époux. Marie rejette radicalement et sans fard le pays de son conjoint. Sa nouvelle grossesse est à la base de nouveaux brouillards. C'est dans ce chapitre que le couple utilise pour la première fois la violence physique

accompagnée bien sûr de la violence verbale. La séparation serait le dernier remède à « la continuité de l'usure »¹⁷⁹.

1 Le héros

1.1 L'époux

Agar est l'histoire d'un mariage mixte entre un homme tunisien et une femme française. C'est cet homme là qui nous dévoile tous les détails de sa vie avec son épouse, racontant même le début de sa rencontre avec elle. C'est au moment de son séjour parisien, où il poursuit ses études qu'il a rencontré la femme de sa vie, une jeune étudiante française d'Alsace, d'une famille catholique. Quand le narrateur nous décrit son amante, il passe directement à décrire sa propre personne : « elle très blonde, moi très brun ; elle si fille du nord moi tant méditerranéen » (37), « elle était française d'Alsace, d'une famille catholique et attentive à ses pratiques, j'étais Africain et mécréant. » (40)

C'est à travers ces descriptions que l'auteur nous révèle les facteurs de mixité, mais les craintes causées par ces différences, qu'il éprouve déjà en France ont disparu bien vite « Ce dépaysement, ces inquiétudes fugitives ne résistaient pas à la tendre admiration que je lui portais, à l'ardeur généreuse aussi et à la vanité de mon âge » (P. 37)

Ces deux êtres si différents arrivent à former au début de leur relation un couple heureux, en réalité c'est cette première période à paris : « période qui fut, confie le narrateur, la plus belle de notre union. » (44), le deuxième chapitre réunit toutes les belles images de cette première période unissant notre héros et Marie, la femme qui assura son bonheur et son succès : « je lui étais reconnaissant de mon succès auprès d'elle » (38).

¹⁷⁹ Marzouki Afifa, *Op, Cit*, P. 28

Ce bonheur a progressé jusqu'aux premiers jours de son arrivée avec elle à Tunis, sa ville natale : « j'étais plein d'une joie si légère qu'elle me donnait envie de danser » (P. 45).

« Le changement du cadre spatial »¹⁸⁰ est à l'origine des hostilités au sein de notre couple parce que les différences déjà citées n'ont jamais constitué d'obstacle à leur entente et à leur amour, même dans les moments les plus difficiles que le couple aura à traverser, le narrateur ne désavouera jamais que son « mariage n'a pas été un moment de [sa] vie, il lui a donné son sens. » (P. 171)

1.2 Le Tunisien

Etre loin de son pays, des siens, ne signifie pas pour notre héros une coupure définitive des liens, au contraire c'est à ce moment là qu'il découvre l'intensité de l'amour qu'il éprouve envers eux, la preuve, il décide de rentrer chez lui dès qu'il termine ses études.

Ce qui attire notre attention dans le roman d'*Agar*, c'est cette « incarnation du contexte d'origine dont la signification est aussi forte »¹⁸¹, d'abord à l'opposé de l'héroïne du roman qui « porte un nom »¹⁸² « Marie Muller », le héros n'en a pas, il est toujours désigné par rapport à « son appartenance à une famille « le fils », « l'enfant », « le frère » de quelqu'un »¹⁸³. On met donc l'accent sur l'appartenance au milieu tunisien.

Dés son retour à Tunis, il évoque « cet enthousiasme collectif » où il plonge, et cette joie si forte qu'il éprouve devant l'accueil chaleureux de sa famille. A la différence de sa femme solitaire et froide, c'est un tunisien qui a besoin d'être entouré des siens, pour lui la chaleur

¹⁸⁰ Marzouki Afifa, p. 33

¹⁸¹ Ibid, p, 33

¹⁸² Ibid, p, 33

¹⁸³ Marzouki Afifa, *Op, Cit*, p. 33

humaine réside dans la vie commune où règne l'esprit de solidarité et de partage.

Son attachement au milieu d'origine se voit clairement dans plusieurs scènes du roman. Dès son arrivée, le narrateur cherche à renforcer les liens avec ses parents et sa grande famille, il renoue même le contact avec ses voisins et ses anciennes connaissances. Même la ville et ses quartiers ont bénéficié d'un amour très particulier de la part du héros, c'est dans ces espaces et avec ces gens là qu'il retrouve les souvenirs de son enfance.

Un homme fasciné par l'Occident et le modernisme, libre et incroyant, revenu de Paris ne donnera jamais d'importance aux apparences, que les autres, que sa « tribu »¹⁸⁴ soient pauvres, analphabètes, superstitieux ou envahissants, qu'ils soient si différents de lui, qu'ils n'aient pas les mêmes idées et les mêmes manières de pensée. Tout cela ne signifie rien pour notre héros, ce qui compte vraiment pour lui c'est leur soutien et leur amour et qu'ils lui prodiguent leur chaleur et leur solidarité.

A. Memmi attire notre attention dans la préface du roman sur la cause d'échec de ses personnages « mes héros échouent parce qu'ils ont manqué de force et de liberté », le narrateur qui essaye de bien se situer et de reprendre place au sein de sa communauté sera par la suite obligé de pratiquer leurs festivités religieuses que lui-même juge périmées, trouver donc un équilibre entre son propre raisonnement « ses exigences de rationalisme laïque »¹⁸⁵ et entre les pratiques de sa communauté semble être impossible. « La conscience d'une certaine trahison des principes fondateurs de sa personnalité et de sa philosophie affleure ici et là dans le texte, révélant sans cesse un moi torturé, en proie au

¹⁸⁴ Ibid, p. 34

¹⁸⁵ Marzouki Afifa, *Op, Cit*, p. 35

doute »¹⁸⁶ : « [...] jamais cependant, précise t-il, je ne me suis senti aussi indulgent envers les autres, jamais aussi dangereusement envers moi-même » (*P. 51*).

Le narrateur constate peu à peu que la soumission à des rites, à des gestes pour faire plaisir à ses parents et pour garantir la paix des rapports familiaux ne signifie en aucune façon une dépersonnalisation, « voilà que le narrateur vient à se persuader que par ailleurs »¹⁸⁷, « se différencier des opprimés » ne signifie pas « s'affranchir des siens » mais « aller contre les préjugés » (*P. 103*), que prier avec le rabbin après la naissance de son fils, n'est peut être qu'une lâcheté et « qu'il n'y a pas de limites aux abandons » (*P. 107*).

Rien ne peut éveiller les sentiments en tant que l'éloignement, par amour nostalgique des siens, on ne cherche que leur faire plaisir, cela apparaît dans le contexte comme le « pavillon de tous les reculs, de tous les abandons » (*P. 124*) qui invitent à la soumission et à la défaite.

Cette soumission ne peut qu'empêcher davantage la réussite de son union avec Mari, dans sa tentative de créer un équilibre entre sa femme et sa communauté, il n'aboutira que le déchirement : « [...] j'étais comme un équilibriste avec son balancier que le moindre souffle d'air faisait pencher dangereusement d'un côté ou de l'autre » (*P. 102*), rejeter les coutumes et les pratiques archaïques de sa communauté par raison et par amour pour les propositions de Marie, se soumettre aux rites et aux traditions satisfaire les siens ne font qu'écraser la rigueur de ces principes.

2 La famille

2.1 Le chef de la famille tunisienne (le père du héros)

¹⁸⁶ Ibid, p. 35

¹⁸⁷ Ibid, p. 35

Comme toutes les familles maghrébines traditionnelles, c'est le père qui joue le rôle du chef, tenant sur ses épaules toutes les responsabilités de la maison et gère avec autorité les rapports familiaux. Tout de même, le père du narrateur reflète l'image du père maghrébin, autoritaire, respectable, et respecté. Les traditions ainsi que les valeurs ancestrales sont de plus grandes importances, il est chargé de les défendre et d'assurer la « continuité de la chaîne » de la cellule familiale par la transmission de son héritage : « pour mon père je n'étais pas seulement son fils mais un anneau de la grande chaîne » (*P.* 98), précise le narrateur.

Il tient à la survie du passé, et de répercuter « l'écho de ce verbe [...] jusqu'à la fin des temps » (*P.* 98), c'est pour cette raison, il donne son prénom au petit fils. Ses interventions dans la vie du couple visaient toujours à garder vivant les pratiques religieuses, car avoir épousé une étrangère constitue un risque sur la tradition religieuse, c'est lui donc qui doit la protéger. On le voit, dans le roman insister sur la circoncision du nouveau né, aussi pendant la cérémonie, c'est lui qui préside les offices.

Ce qu'on peut aussi remarquer, c'est que le personnage du père est moins présent que celui de la mère, il n'apparaît que rarement dans le récit, avec un caractère discret, peu bavard, c'est lui qui tient le pouvoir de la famille, il n'est présent que dans les scènes sérieuses et bien déterminées.

Les relations du père avec les membres de la famille sont aussi bien déterminées : il s'agit de petites discussions là où il est censé de donner son avis ou plutôt ses décisions. Il est un personnage sobre et réservé et se doit de retenir ses émotions, comme le souligne ce passage du roman où le père semble déroger à ses habitudes et à la règle générale : « Il m'entoura les épaules de son bras et laissa aller sa tête contre ma

poitrine, comme épuisé [...], nous n'avions pas l'habitude de ces abandons » (P. 32)

2.2 La mère

Ce qui vient vraiment déclencher les hostilités au sein du couple c'est le personnage de la mère. Le roman d'Agar illustre de façon récurrente l'image de la mère maghrébine traditionnelle, celle qui se mêle dans toutes les affaires, qui détient le pouvoir après le père et qui gère avec précautions les relations interfamiliales.

La mère du narrateur possède un comportement semblable, sans mesurer le poids de ses remarques et de ses interventions sur la vie du couple, elle est constamment présente.

A son arrivée à Tunis, le narrateur vient juste avec courtoisie s'interroger sur la santé de son père, la mère répond d'une manière inattendue, ne sachant épargner à l'assistance un « récit pénible et sans surprise » : « -Ah ! le pauvre ! Cet hiver...personne n'a voulu te l'écrire...il a été si malade... » (P. 25).

La mère du narrateur est comme l'étaient souvent les femmes maghrébines, protectrice des coutumes et des traditions, plusieurs scènes dans le roman nous décrivent les pratiques de la mère. Ce que vise Albert Memmi à travers la description du comportement de ce personnage, c'est beaucoup plus à démontrer le rôle de la belle mère dans la vie des époux.

A l'opposé de Marie, la mère est bavarde, maladroite, cherche toujours à s'interposer entre l'époux et l'épouse, pour elle toucher à l'intimité du couple ne fait aucun mal, mais au contraire, elle doit donner son avis dans toutes les questions, qui ne se distingue pas de celui des époux dans la gestion du quotidien.

« Le roman donne à la mère une place envahissante par rapport au couple »¹⁸⁸ ; pour elle c'est de son droit de s'occuper de la vie de son fils et que même la présence de sa femme ne change rien. Pour bien illustrer les complications causées par les ingérences de la mère dans la vie des deux héros nous choisissons de citer cette intervention de la mère, parlant au nom de la famille de l'alimentation du futur nouveau-né du couple : « Nous avons décidé de l'allaiter » (P. 99)

Citons encore ce passage intéressant du roman où la mère du narrateur en visite chez lui, s'étonne, accusatrice, de le voir laisser son bébé tout seul, au premier étage de la maison :

« -Tu n'étais pas comme ça, soupirait-elle. Tu avais beaucoup de tendresse pour tes petits frères.

Cela signifiait : « Tu as subi de mauvaises influences. » Heureusement, ma femme ne comprenait pas le patois... ».

La conversation qui suit éclaire encore plus ce personnage de la mère et les rapports de rivalité chicaneuse qu'elle établit avec Marie :

« -As-tu des olives ? me demandait-elle.

Je n'en avais pas.

-Non ? As-tu un poivron salé ?

Je n'avais rien de tout cela.

-Mon pauvre enfant ! ça ne m'étonne pas que tu maigrisses ! Tu ne manges plus ce que tu aimes !

Marie changeait de position sur son siège » (P. 115)

La mère apparaît aussi comme une femme responsable qui doit rappeler aux uns et aux autres les choses obligatoires, elle tient à garder et à renforcer les rapports familiaux par inciter les fils de visiter leurs proches, même les plus éloignés

¹⁸⁸ Marzouki Afifa, *Op, Cit*, p, 28

La présence d'un tel personnage dans le roman maghrébin (la mère) lui offre son originalité car c'est la mère qui représente « le monde maghrébin traditionnel »¹⁸⁹. Albert Memmi tire de sa présence l'originalité linguistique, notons qu'à chaque fois qu'elle prend la parole, le narrateur met l'accent sur « le cadre langagier local »¹⁹⁰. La mère est toujours cette femme ignorante qui ne maîtrise que sa langue maternelle, elle choisit de s'exprimer en patois de la « Hara » tunisienne. Que son parlé et ses pratiques relèvent d'un milieu « judéo maghrébin »¹⁹¹. Beaucoup d'exemples dans le texte illustrent notre propos, notons d'abord le recours aux proverbes dans ses dialogues avec son fils sur ses choix conjugaux :

« - Heureusement que la vie est longue et qu'il y a plusieurs tours dans une partie de cartes... » (P. 73) ; quand elle lui rappelle, plus tard dans le même style, mais cette fois-ci pour opposer à la fertilité excessive de sa communauté, une grossesse qui tarde à arriver pour l'Occidentale qu'est sa belle fille :

« - Il y en a qui ne peuvent pas s'arrêter et il y en a qui ne savent pas commencer » (P. 89), « ce sont la banalité du prêt à penser populaire et les stéréotypes des idées conservatrices et archaïques que l'auteur montre du doigt en conviant au cœur de son texte le parler naturel de son personnage »¹⁹².

Plus loin, mais toujours dans une conversation avec son fils où elle lui fait des recommandations alimentaires, « la mère s'épanche dans le pur style sépharade »¹⁹³ :

« - Ecoute, mon fils : achète plutôt des olives noires, alors là : rien ! Tu sales et tu manges ! Tu sales et tu manges ! Un don de Dieu, mon fils,

¹⁸⁹ Noiray Jaques, *Op, Cit*, p, 55

¹⁹⁰ Marzouki Afifa, *Op, Cit*, p, 28

¹⁹¹ Ibid, p, 28

¹⁹² Ibid, p, 29

¹⁹³ Ibid, p, 30

un don de Dieu ! » (P. 116) : « apostrophe, redondance, raccourcis syntaxique, référence à Dieu, rythme saccadé restituent toute la frénésie verbale et toute la saveur propres au patois des Juifs du Maghreb ». ¹⁹⁴

2.3 Les femmes secondaires

Ces femmes constituent la collectivité familiale qui entoure le couple. Dès l'arrivée du couple les sœurs et les tantes n'arrivent même pas à cacher leur curiosité, elles se mêlent dans tous les détails jusqu'à toucher l'intimité du couple : « Les femmes, chacune à son tour, se mirent avec précaution à embrasser Marie [...] après le baiser, elles l'examinaient de la tête aux pieds. » (P. 26)

Seul la sœur aînée du narrateur qui se voit un peu ouverte vis-à-vis de Marie, à la différence des autres qui tenaient un regard sévère, elle était très accueillante, spontanée : « Elle s'arrêta devant Marie, la regarda avec étonnement émerveillé :-Oh ! Qu'elle est blonde !qu'elle est distinguée ! » (P. 28). C'est à elle aussi que Marie éprouve plus d'indulgence.

3 Les lieux de l'action

3.1 Paris

Le narrateur éprouve un grand amour envers l'Occident, dans son mariage avec une occidentale il essaye de faire partie de ce monde, cet amour peut être expliqué par le regard qu'il porte envers son milieu, il veut trouver chez l'autre ce qu'il ne trouve pas chez soi.

Seul le chapitre 2 dans le roman qui a pour scène de l'action Paris, dans le quel l'auteur nous renvoie sur son passé. Après avoir goûté l'amertume de l'exil, Paris devient synonyme « d'esseulement et d'ennui », de froid, de faim et de maladie. Son entourage est bien défini entre chambre d'hôtel, cité et restaurons universitaire.

¹⁹⁴ Ibid, p, 30

Au cours de la narration, on aperçoit autant d'images qui confirment les difficultés de la vie parisienne : « Logement précaire, nourriture insuffisante, ciel oppressant de brumes constantes » (P. 34), « chambre où des glaçons germaient sur les vitres » (P. 35) et « l'incessante ronde des voitures » (P. 37)

Cette image sombre ne reprend sa clarté qu'après la rencontre avec Marie qui vient assurer à notre héros le bonheur et lui offrir le goût de vivre.

3.2 Tunis

« L'ensemble de l'œuvre de fiction, aussi bien que les récits que la poésie a pour cadre général la Tunisie »¹⁹⁵, « seule les nouvelles de *Térésia et autres femmes* qui ont pour cadre de l'action Paris »¹⁹⁶. Albert Memmi a écrit dans la préface de son roman *le pharaon* « J'ai rédigé une trentaine de livres : la Tunisie est présente dans plus de la moitié, et dans presque toutes mes œuvres de fiction et de poésie. Pourquoi ? Je me suis souvent posé la question ; c'est probablement que l'art, la littérature sont surtout l'expression, allègre ou douloureuse, ou les deux, nostalgique en tout cas d'un paradis perdu, celui de l'enfance, où le lien avec la mère semblait indestructible. Ainsi l'enfance, largement rêvée au cours des ans, devient le terrain de la création artistique. »

Agar est le fruit d'une histoire vécue réellement, il est donc d'inspiration autobiographique dans le quel son auteur raconte son expérience de mariage mixte et aussi de son rapport avec le pays natal et le pays étranger. « Après le retour de Paris et l'installation définitive du couple à Tunis, Memmi rédige son roman »¹⁹⁷.

Lisant le roman, nous retenons que la représentation du pays natal dégage deux images complètement différentes et opposées, l'une

¹⁹⁵ Marzouki Afifa, *Op, Cit*, p, 13

¹⁹⁶ Ibid, p. 13

¹⁹⁷ Marzouki Afifa, *Op, Cit*, p. 37

représente l'admiration et l'autre affiche le rejet. Cela est expliqué par le double regard que le narrateur jette sur son pays, tantôt par son propre regard et tantôt par le regard de Marie. « L'originalité de la représentation du pays natal réside dans ces deux images que l'écrivain en donne »¹⁹⁸.

Quitter son pays pour poursuivre ses études à l'étranger, où il goutte l'amertume de l'éloignement et de la séparation des siens ne feront qu'accentuer l'amour du narrateur envers son pays, en effet, après avoir fini ses études, il revient directement en Tunisie, pays qui représente les souvenirs de son enfance par ses lieux et ses gens. Tandis que Marie, la jeune femme occidentale et cultivée qui se retrouve après son mariage obligée de quitter son pays pour aller s'installer dans un autre pays et avec une famille inconnue, dans un milieu pauvre et analphabète, s'avère très déçue, condamnée jour après jour par un regard hostile.

L'universitaire du nord, nourrie d'une civilisation occidentale se retrouve tout d'un coup dans un entourage médiocre et soumise à un mode de vie qui n'a rien d'intellectuellement valorisant ou gratifiant, cet état dans lequel se retrouve notre héroïne pousse le narrateur à se sentir coupable, se déclarant responsable d'avoir manqué de stratégie pour faire adopter et aimer son pays à sa femme : « Pourquoi ne suis-je pas contenté, au moins pour un temps, du plus policé, de ce qui nous était relativement commun ? [...] Je fis subir à Marie le verre commun d'araki, la cuillère de confiture qui circule de bouche en bouche, les baisers qui sentaient la sueur et dont elle avait peine à cacher son dégoût, les longs bavardages en patois, incompréhensibles pour elle, sans qu'elle osât se plaindre. Sous prétexte d'achats à effectuer ou de curiosités à lui découvrir, je l'entraînais dans d'interminables expéditions dans les ruelles sordides, le long des caniveaux où coulait

¹⁹⁸ Ibid, p. 38

l'eau bourbeuse. Je ne lui épargnais ni l'odeur des étals de viande ni celle des tas d'ordures ; je la fis manger dans des tavernes où je n'aurais pas eu l'idée d'aller tout seul. » (P. 63)

Malgré les hésitations et réticences, le narrateur tente toujours de faire aimer son pays à Marie, il semble toujours mettre son point d'honneur à prouver à son épouse son « charme difficilement récusable ». » Du port de la Goulette et de la vieille cité maritime, lieux où, enfant, il passait ses étés, il précise que Marie « aima les barques de pêche, le fort de Charles Quint, et le retour de la marée » mais il ajoute, refroidi et déçu : « Si la nature trouva encore grâce, le bâtiment la fit s'exclamer :

- Oh, dommage ! Pourquoi cette promenade en ciment ? Que c'est laid ! Ne pouvait-on laisser le sable nu ? Devant le casino, elle s'indigna :

- Quelle vilaine verrue ! » (P. 65)

Ce qui est constamment collé dans la tête du narrateur, c'est cette belle image de la Tunisie qu'il a eu dès son jeune âge, c'est pour cette raison qu'il retrace avec sa femme les itinéraires et les promenades qu'adolescent, il faisait dans son quartier et voulant lui faire découvrir les « lieux qu' [il] croyait faire partie de [sa] vie », cette admiration qu'il a envers son pays ne lui permet jamais de montrer du dégoût ou de la répulsions même quand il s'agit de ses aspects spontanément marqués par lui, l'image de la Tunisie est liée aux fortes émotions de l'enfance.

Aimer quelqu'un c'est lui faire adorer tout ce qu'on aime et tout ce qu'on apprécie, c'est ce qui pousse notre héros de faire découvrir à Marie les aspects positifs de son milieu, il lui demande: « - Elle est bien jolie cette place, n'est-ce pas ? – Jolie ? Pittoresque plutôt, un peu...provinciale. » (P. 65), rectifie-t-elle.

Ces réactions négatives sont la cause de sa déception et de son désarroi, arrivant même quelquefois à éveiller sa colère, à chaque tentative de réconciliation, il reçoit les interventions dépréciatives et hostiles de sa femme concernant l'univers de ses racines : « Eh bien cette ville que tu détestes, c'est la mienne, j'aurais voulu y vivre, ces gens que tu n'aimes pas, ce sont les miens, j'en suis, lorsque tu les méprises tu me méprises aussi. » (P. 65), lance t-il, un jour à Marie.

Dés son arrivée dans son pays, il se voit très heureux de faire partager à sa femme la jouissance des gâteaux tunisiens, « les pâtes d'amande, rouges, vertes et blanches, les croquettes de pois chiches, les rubans de pâte au miel. » (30) que l'auteur semble prendre plaisir à énumérer, tout en signalant le regard méfiant de l'étrangère attendant plutôt le café au lait, traditionnel chez elle. Ce n'est pas par ignorance des goûts de sa femme qu'il tient fortement à lui présenter tout cela mais il croit que lui vantant saveurs, parfums et tout ce qui est communément admis comme assurant une qualité de vie enviable dans son pays, comme la fraîcheur des fruits, la cuisine à l'huile d'olive, le parfum des fleurs ou la beauté de la lumière, trouvent de la sympathie chez sa femme.

C'est, de son propre aveu, que son « inquiétude avait besoin d'un don immédiat et sans réserve, d'une impossible identité » (P. 67)

« L'auteur fait de la plupart des scènes du roman un miroir fidèle de sa Tunisie »¹⁹⁹, évoquant les parfums, les couleurs, les sons et le goût, les plaisirs de la table, même dans les milieux défavorisés, ces choses là revêtent une importance majeure dans ces milieux méditerranéens, ils sont le signe « d'une vitalité et d'une convivialité chaleureuse et festive suspectée et récusée aussi par Marie dans le roman »²⁰⁰.

¹⁹⁹ Marzouki Afifa, *Op, Cit*, p. 40

²⁰⁰ Ibid, p. 40

Poursuivant ses tentatives, cette fois-ci il met l'accent sur une autre attraction du pays, les fleurs de jasmin, le narrateur s'efforce toujours à retrouver un aspect dont il s'attache à évoquer son originalité et sa rareté : « Enfouies, comme dans une main, au creux d'une feuille de figuier, humectées d'eau, les petites fleurs blanches offraient avec constance leur exquise fraîcheur. », ce qui suit dans le texte vient comme d'habitude gâcher la beauté de l'image et du souvenir qui sera remplacée par la suite d'un regard autre chargé de dégoût et d'hostilité : « Décidément, me dit-elle, je ne peux supporter cette odeur, elle me donne mal à la tête. Je m'étonnai ; j'avais si souvent dormi, les soirs de fêtes, du jasmin sur l'oreiller. » (*P.* 47)

Ce que nous pouvons retenir, c'est que l'image de la Tunisie est toujours soumise au regard appréciatif du narrateur ou au regard dévalorisé de Marie, ce dernier est représenté comme injuste, de l'autre, de la partenaire qui vit malgré elle dans un univers étranger dont elle n'arrive jamais à s'intégrer ou à faire partie de ce monde, sa réaction est donc une manière d'autodéfense et de préservation de soi.

Revenant au regard du narrateur, qui certes nous donne une image aussi belle que séduisante, mais loin de dessiner un univers imaginaire à la Tunisie qui devient le pays des merveilles. La Tunisie de Memmi est aussi la Tunisie profonde, celle du quotidien, des autochtones. L'exemple qui suit illustre de façon récurrente une scène typique de la vie de tous les jours, saisie ici dans la divergence de deux regards et de deux états d'esprits opposés :

« Les chaises et les tables des gargotes occupaient les trottoirs sur plus d'un kilomètre. Sans répondre aux invites bruyantes des restaurateurs je choisis avec soin une petite table pas trop près des grils et des poêles, l'odeur de l'huile frite et de la viande pouvant indisposer ma femme. Un garçon se précipita aussitôt et donna un rapide coup de torchon

envoyant par terre des miettes de pain et des arêtes de poisson. J'aimais beaucoup cet endroit et cette heure où la nuit est si claire qu'elle éclipse les milliers d'ampoules des gargotes, et le bagout joyeux des restaurateurs m'amusait. Je me préparai à la fête.

Sans rien dire, dissimulant à peine son dégoût, Marie roula la toile cirée qui recouvrait la table, puis soulevant son verre avec deux doigts, le scruta avec méfiance. Je regardai la table et retirai mes coudes ; c'était vrai, je les avais posés sur des traînées d'eau huileuse. Je n'avais jamais, jusqu'ici, pris garde aux verres brumeux, aux toiles cirées qui perdaient leur colle, et aux reliefs des repas des autres. Elle avait raison ; mais voici de nouveau ce sentiment de distance envers les choses et les gens de mon enfance. Me voici de nouveau au spectacle, l'innocence de la fête était dissipée. » (*P.* 66). Ce que juge Marie comme négatif et médiocre c'est ce qu'il a toujours aimé et apprécié, mais il conçoit parfois que ses critiques ont réellement raison, cela crée en lui un sentiment de frustration et de révolte qui se mue en violence sourde à l'égard de celle qui est responsable de la brisure du rêve et de l'éclatement du cocon. Dans l'extrait précédent, Marie apparaît, quand à elle, « encore une fois comme le trouble-fête »²⁰¹ qui vient toujours avec rigidité transformer le rêve en un cauchemar, sans tenir compte aux fortes émotions du cœur.

Ce qu'on peut dégager de ces constats, c'est que l'image de la Tunisie, quel que soit le passage où elle est évoquée, est toujours imprégnée d'un affect qui la module et que ce qu'on présente comme un beau pays est un pays que l'on adopte ou que l'on aime déjà, que l'on voit avec les yeux d'un amant parce qu'on partage avec lui une histoire et un passé communs²⁰² : « [...] j'étais heureux de retrouver le calme

²⁰¹ Ibid, p, 42

²⁰² Ibid, p, 42

des soirs d'été, ces bruits humains alanguis et familiers. », avoue le narrateur pour qui les « hurlements » des marchands de brioche sous les fenêtres « dès six heures du matin, suivis par les marchands de beignets au miel, puis par les marchands d'artichauts, de vieux habits, de pétrole » (*P.* 70) qui incommode Marie à Tunis, ont l'effet d'une berceuse en regard des « trépidations des moteurs parisiens, [et des] rythmes harassants des machines jusque dans le sommeil » (*P.* 33)

Conclusion

Cette brève présentation du corpus, nous a permis de dégager les grands axes dans lesquels notre histoire évolue, ainsi que les premières causes du conflit au sein de notre couple. Ce chapitre qui comporte une analyse préliminaire du contenu du roman, nous aidera à effectuer une analyse approfondie dans le chapitre suivant afin de répondre sur l'objet de notre recherche.

On a évoqué d'abord l'image de la femme dans la littérature maghrébine, puis on est passé à la représentation du corpus dont on a touché toutes les composantes du livre ; édition, titre et dédicace, préface...etc.

Par la suite on a effectué une analyse des personnages et des lieux d'action qui vont sans doute servir notre analyse dans le chapitre suivant.

TROISIEME CHAPITRE

**L'IMAGE DE L'ETRANGERE DANS
AGAR D'ALBERT MEMMI**

Introduction

Nous essayons à travers ce chapitre de faire une analyse du contenu qui répond le mieux, selon nous, à l'objet de notre recherche. Ainsi dans notre étude, nous avons distingué trois visages-types :

- 1) L'image de l'étrangère au sein du couple, c'est-à-dire dans ses relations avec son époux. Nous les abordons en fonction de l'évolution des relations entre les deux personnages du couple, de la rencontre à l'officialisation de l'union. Dans cette analyse en mettant l'accent sur le problème de la communication, ainsi que l'identité qui s'établit dans l'entre deux.
- 2) L'image de l'étrangère au sein de la famille ; l'entourage familial de l'époux, composé du père, de la mère, des frères et des sœurs, les oncles, tantes, cousins, cousines, qui élargissent le cercle familial, qui vont être la cause du premier conflit dans la vie du couple
- 3) L'image de l'étrangère au sein de la communauté ; l'étude porte sur le comportement social de l'étrangère et sur le regard de la société envers elle. Nous ferons ainsi ressortir les différents aspects de la structure sociale : la religion, les fêtes, les traditions et les coutumes.

I. L'image de l'étrangère au sein du couple

1. La rencontre avec l'étrangère

Nous nous arrêtons sur le deuxième chapitre, « qui se démarque temporellement du reste par sa fonction de flash-back »²⁰³. C'est dans ce chapitre là que le narrateur revient sur son passé lointain pour évoquer les meilleurs moments de sa rencontre avec Marie et de leur premier bonheur.

Lors de son séjour en France et parfois même dès son arrivée, l'émigré africain prend conscience que sa quête n'a rien de facile, que

²⁰³ Strike Joelle, *Albert Memmi, autobiographie et autographie*, édition, L'Harmattan, P, 45

« l'aventure »²⁰⁴ qu'il vit, ou s'apprête à vivre, est, au contraire, difficile et périlleuse. C'est ce qui arrive à notre héros, « Mal m'en prit : j'y trouvais de telles difficultés, logement précaire, nourriture insuffisante, ciel oppressant de brumes constantes, que je fus malheureux et mon travail s'en ressentit » (P. 34). Il se retrouve pour la première fois au milieu d'inconnus dans un cadre nouveau où il se surprend déjà à penser avec nostalgie à sa ville natale, « je désirais rentrer m'installer dans ma ville natale » (P. 34). Dans ce climat de solitude et d'angoisse où le héros se sent déraciné et aliéné, partagé entre la perte et le désespoir, le narrateur vient nous représenter le personnage féminin qui assure son bonheur et sa tranquillité, « j'allais vers elle comme vers un calme bonheur » (P. 36), « je ne connaissais qu'elle à Paris, mais je n'eus plus besoin de personne et, jusqu'à la fin de ma thèse, la vie m'y sembla possible » (P. 37).

« Marie est présentée par le narrateur lui-même »²⁰⁵ comme une « française d'Alsace, d'une famille catholique et attentive à ses pratiques » (P. 40), Marie Muller apparaît d'abord comme cette belle blonde attirante, aimable et discrète, « La précision de son regard bleu gris, les cheveux blonds taillés courts sur une nuque dégagée, le corps mince non complètement écloso lui donnait un air décidé, heureusement adouci par la timidité du geste et l'harmonie du visage » (P. 35). Quand il décrit Marie, le narrateur insiste toujours sur sa beauté physique, « son pantalon de ski bleu marine qui l'amincissait encore [...] sans être précisément une femme grande, sa sveltesse, l'habit viril, les cheveux dont on ne voyait que quelques mèches en faisaient un très délicat éphèbe » (P. 36). En plus de sa beauté, le héros découvre aussi chez Marie des qualités et des habitudes ménagères, un goût de

²⁰⁴ Ferenc Hardi, *Le roman Algérien de langue française de l'entre deux guerres*, édition, L'Harmattan, p, 33

²⁰⁵ Marzouki Afifa, *Agar d'Albert Memmi*, édition, L'Harmattan, p, 30

responsabilité, qu'il n'avait jamais connus chez lui. L'étrangère représente la beauté physique et morale dont le héros se sent ébloui.

« La constatation des contrastes physiques et géographiques entre les deux jeunes gens est plutôt positive »²⁰⁶ « nous formions un beau couple, elle très blonde moi très brun, elle si fille du nord, moi tant méditerranéen » (P. 37). Et pourtant, plus loin dans le texte, « ce sont ces mêmes contrastes que le héros ressentira comme la base même de leurs problèmes et, en fait, de son problème existentiel »²⁰⁷. Les différences sont le dernier souci du couple pris dans le tourbillon des sensations amoureuses. Le héros aime cette différence qui existe entre Marie et les femmes de son pays, « Mais j'aimais, précisément, qu'elle fût si différente des femmes de chez moi, femme- enfants au charmes sans mystère » (P. 36), la fascination de l'homme maghrébin par la femme étrangère est expliquée par la psychanalyse, André Green²⁰⁸ dit « *c'est comme si en se lisant l'amour à l'image la plus lointaine de la mère* »²⁰⁹, aimer une femme étrangère peut être une façon de se libérer de sa propre famille, de sa propre culture, est alors un moyen de contourner l'obstacle incestueux, de dépasser l'interdit familial et de grandir²¹⁰ : « *Je peux y aller, il n'a rien avoir avec papa et maman* »²¹¹, « *la figure de l'étrangère cache en quelque sorte la figure de la femme du pays* »²¹².

En ce début de relation, l'auteur ne cesse d'évoquer les scènes les plus marquantes, comme celle de la promenade nocturne sous la neige « Les vieilles villas similaires et irréelles », « [...] le temps se ralentit et

²⁰⁶ Strike Joelle, *Op, Cit*, p, 46

²⁰⁷ Ibid, p, 46

²⁰⁸ Grans Guinounne, *Driss chraïbi, de l'impuissance de l'enfance à la revanche par l'écriture*. édition, L'Harmattan, Paris, 2005. P, 101

²⁰⁹ Ibid, p, 101

²¹⁰ Ibid, p, 102

²¹¹ Selon Kristeva Julia, *Etranger mon amour*.

²¹² Ibid

devient homogène et monotone » (P. 39), cette description fait du moment un rêve et lui donne une qualité. Ce beau souvenir est brusquement interrompue par la voix du narrateur du présent qui dit toute sa nostalgie pour ce passé jamais révolu, dont il doute même qu'il ait jamais existé: « lorsque je pense à ces quelques mois, ces minutes de bonheur absolu, ils me paraissent inventés, abstraits de notre histoire » (P. 39).

2. L'amour et le mariage

Un auteur est naturellement conduit à se poser des problèmes ; Memmi les résout peut être d'après sa propre expérience. L'amour est un élan du cœur, qui jaillit des profondeurs de l'instinct, qui ne dépend ni du mérite, ni du bon sens, ni de la sagesse : « *Le caprice y prend part et, quand quelqu'un nous plait, souvent nous avons peine à dire pourquoi c'est* »²¹³. On ne saurait l'imposer ni par la force ni par la raison²¹⁴.

Le héros voudrait se persuader que la raison lui interdit d'aimer l'étrangère Marie, « *mais la raison n'est pas ce qui règle l'amour* »²¹⁵, quand Marie lui demande s'il l'aime ou pas, le héros pense directement à tout ce qui les sépare et les différencie, « elle était Française, d'Alsace, d'une famille catholique et attentive à ses pratiques, j'étais Africain et mécréant » (P. 40).

Pendant les vacances, le héros décide de passer quelques jours chez ses parents « j'aurais besoin de cette ultime confrontation revoir les miens et mon pays natal avec, au cœur, l'image de Marie » (P. 41). Mais le retour au pays natal sans Marie n'avait aucun goût, les sentiments de solitude et d'étrangeté qui habitent le narrateur ne sont que la preuve de son grand amour envers elle « Jamais je ne me suis senti étranger

²¹³ Lagarde et Michard, *XVII siècle*, édition Bordas, France, 1964. P, 205

²¹⁴ Ibid, p, 205

²¹⁵ Ibid, p, 205

comme cet été la » (P. 41). Cette période de séparation entre les deux amants a renforcé leur amour, le narrateur est convaincu que Marie est la seule femme qui peut garantir son bonheur, toutes ses inquiétudes concernant leurs différences ont disparu. Cette période de vacances chez les parents a aidé le héros à penser sur son avenir avec Marie, il trouve dans le mariage le remède qui pourrait empêcher sa souffrance et éteindrait la flamme de l'éloignement « Je ne pouvais rentrer dans mon pays et retrouver les miens qu'avec Marie » (P. 42).

Comment appelle-t-on ce genre d'union entre un homme et une femme de deux continents différents, le cas de notre deux héros?

« Union Mixte, c'est le mot mixte qui semble être l'objet des controverses, dans le dictionnaire « mixte » se réfère à la co-présence des deux sexes »²¹⁶ Accolée au mot « couple » ou « mariage », « la différence sexuelle apparaît comme tautologique »²¹⁷ puisque donnée comme allant de soi d'où l'objection que « tout mariage est mixte »²¹⁸, vidant la notion de son sens. Il est donc clair que le terme mixte renvoie à d'autres différences. Et en effet, il a été employé pour désigner des situations comme des « mélanges » : le petit Robert précise par exemple « mariage mixte entre catholiques et chrétiens d'une autre église »²¹⁹. Des dictionnaires anglo-saxons (Websters, Harrap's), à l'entrée « Mixed », définissent le Mixed Mariage comme un mariage « inter-racial » ou « inter-religieux »²²⁰. Le dictionnaire français-allemand (pons) donne, à l'entrée mariage mixte « Mixhehe ; rassishe), mariage interracial »²²¹.

²¹⁶ De Moor Jakobs, *Double mixité : la rencontre de deux cultures dans le mariage*, édition, Montradiction, p, 55

²¹⁷ Ibid, p, 55

²¹⁸ Labat Claudine, *Cultures ouvertes, société interculturelle. Du contact à l'interaction*. édition, Ens, 1994, p. 213

²¹⁹ De Moor Jakobs, Op, Cit, p, 55

²²⁰ Ibid, p, 55

²²¹ Ibid, p, 55

Dans la plupart des travaux des recherches sur les contacts culturels et linguistiques, l' « union mixte » a comme signification les couples formés de deux personnes d'ethnies, ou de cultures ou de nationalités, ou de langue... etc différentes.

3. La communication au sein du couple

A. Memmi cherche surtout à travers son écriture à exposer le problème de communication, « *Ce terrible problème de la communication, si aigu aujourd'hui* » (P. 15). La communication est essentielle à chaque coexistence humaine, mais elle revêt une plus grande importance dans un couple²²² or, la communication interculturelle comporte beaucoup d'obstacle à vaincre²²³. « *La communication entre un homme et une femme ne va pas de soi parce qu'elle n'est pas précisément, pure affaire de psychologie, de caractères ou de tempérament mais parce qu'elle passe par leur cultures respectives* » (P. 16). La rencontre avec l'autre (l'étranger) pose beaucoup de questionnements : comment la communication se déroule-t-elle dans le couple mixte ? Quelle forme de langage, prend-elle ?

Dans la vie d'un couple, le langage est le moyen par excellence qui permet à chaque partenaire d'exprimer ses sentiments à l'égard de l'autre. Cependant, La communication peut prendre plusieurs formes, tantôt comme un vrai échange pacifique entre les deux personnages, Tantôt comme un échange agressif où le langage devient le lieu d'exercice d'un combat.

Cette complexité et cette ambivalence qui caractérisent la relation conjugale résident dans le point où chacun des partenaires cherche à affirmer son individualité, mais aussi tentative de fusion avec l'autre. Roland Barthes a écrit dans « Fragments d'un discours amoureux », la

²²² Ibid, p, 55

²²³ Verbunt Gilles, *La société interculturelle, Vivre la diversité culturelle*. édition, Du Seuil, Paris, 2001, P. 108

scène conjugale est un cercle vicieux, une chose « agitée et inutile »²²⁴, une source de paroles qui jamais ne se tarira. C'est un jeu cruel dans lequel la parole est une arme qui sert à « châtrer » l'adversaire²²⁵. « Lorsque deux sujets se disputent selon un échange réglé de répliques, ces deux sujets sont déjà mariés »²²⁶ écrit Barthes.

C'est cette lutte dans laquelle la parole est à la fois un révélateur d'amour et une arme d'attaque que nous essayons de mettre en lumière.

3.1. Le langage de l'amour

La première étape de vie de notre couple où règne l'amour, le seul mot pouvant être synonyme d'un bonheur extrême, se caractérise par une joie immense, « cette période qui fut aussi la plus belle de notre union » (P. 44)

A travers l'analyse du roman, on remarque que les échanges des paroles d'amour sont rares, cela est dû aux conflits engendrés par le contact du couple avec le monde extérieur. Le moment déclencheur pour ce langage d'amour est l'intimité, la tendresse et surtout le plaisir, « Notre vie de couple, la découverte de nos jeunes corps nous absorbait et nous comblait » (P. 45), c'est au moment où le narrateur évoque cette scène d'intimité qu'on découvre pour la première fois la caractéristique du dialogue partagé, « nous nous forgions tout un vocabulaire amoureux, connu de nous seuls » (P. 45). Quand le narrateur se met à raconter la plus belle période de son union, il utilise toujours le pronom personnel « nous », l'emploi de ce pronom est le symbole de la fusion amoureuse qui lie nos deux protagonistes, au début tout apparaît commun, c'est l'esprit de partage et de compréhension qui gère la relation du jeune couple « ce baptême nouveau de chaque sentiment, de chaque geste, même de l'univers tout entiers nous occupait

²²⁴ Barthes Roland, *Éléments de sémiologie*, édition, Seuil, Paris, 1967, p, 101

²²⁵ Ibid, p, 101

²²⁶ Ibid, p, 104

considérablement » (P. 45), l'expression d'amour est essentielle à la formation du couple, puisqu'elle crée la complicité. L'un des rares moments où l'on peut « murir sans douleur »²²⁷ : elle permet de sortir de soi et aller vers l'autre, Albert Memmi a écrit « *aller vers l'autre ce n'est pas se heurter à une barrière, mais s'épanouir dans une relation* »²²⁸.

Ce qui doit être aussi digne d'intérêt dans ce début de relation c'est le caractère de Marie qui s'avère très calme, sa présence auprès de son mari est sa source de bonheur « il lui suffisait de m'avoir près d'elle » (P. 45), elle obéit à toutes ses demandes « Je lui proposais une promenade », « Elle obéissait, simplement heureuse de me voir heureux:-Tu as raison, cela me fera du bien », « sur ma demande elle avait laissé pousser ses cheveux ». (P. 45, 46)

L'amour réussi à créer entre les deux conjoints un vaste terrain d'entente et de compréhension mutuelle et la communication durant cette période passe facilement et sans obstacles. C'est au moment où Marie découvre le monde de son époux que la vie devient jour après jour insupportable, son calme, sa tendresse, son esprit d'obéissance et même son amour se transforment en violence.

3.2. Le langage de la violence

Le contact quotidien de Marie avec sa belle famille, son mépris envers eux provoque beaucoup de problèmes dans sa relation avec son époux, Marie réagit toujours par la colère et parfois même par la surenchère verbale, créant entre son mari et elle un fossé qui rend la communication de plus en plus difficile²²⁹ « [...] essayant de m'ouvrir à tous, note le narrateur, je cessais de faire avec elle cette cellule unique que nous formions à Paris » (P. 55). Cette incompréhension, ce dégoût,

²²⁷ Strike Joelle, *Op, Cit*, p, 47

²²⁸ Ibid, p, 177

²²⁹ Marzouki Afifa, *Op, Cit*, P, 32

ce mépris même envers les siens, envers son pays et tout ce qu'il aime et désire, sont insupportable au mari.

Ce qui rend la communication entre nos deux protagonistes aussi violente c'est cette concurrence qui s'établit au sein de leur union, chacun d'eux cherche à imposer ses valeurs et ses traditions sur l'autre. Le dialogue qui se déroule entre Marie et son époux ne symbolise plus leur homogénéité, le ton élevé, l'étonnement et la surprise, le retour sur des interjections exprimant la douleur et la déception, tels sont les caractéristiques du dialogue qui se déroule entre les deux héros :

« - D'ailleurs, criai-je presque affolé, m'étonnant moi-même de ce que je disais, je t'avertis que je compte le faire circonciure !

Ainsi, beaucoup de décision qu'il n'osait prendre dans le calme, sortaient de lui à la faveur de l'orage, l'éclat de voix entraînant son adhésion. Marie répond²³⁰ :

- Non, tu ne le feras pas.

- Tu ne veux pas ? Tu ne veux pas ? balbutiais- je [...] (P. 94)

- [...] tu le fais contre moi ; contre moi, répéta-t-elle sourdement

- Tu dis des sottises

- Ah ! disait-elle douloureusement, tu me surveilleras toujours, tu douteras toujours de moi [...] ». (P. 95)

Cette dureté verbale déclenche à chaque fois que le sentiment d'adhésion au groupe original s'avère chez l'un des deux héros, lorsque Marie demande à son mari de faire un Noël au bébé, il a réagit violemment surtout que c'est elle qui refuse complètement ses traditions : « Mais qu'as-tu? Balbutia-t-elle, tu es malade?

Oui! Oui! Je suis malade! Et c'est toi qui m'as rendu malade! [...] Je criais d'une voix aigue, que je reconnaissais mal, accusant au hasard tout

²³⁰ Ibid, p, 47

ce qui la concernait, ses lectures, sa manière de penser, ses admirations, ses exclusions et jusqu'à sa cuisine et ses habitudes ménagères. (P. 164)

- Mon pays! Mes amis! Tu as tout détruit! Grâce à toi je suis séparé d'eux mieux que par des milliers de kilomètres!

- Eh bien rentre chez toi! Et laisse-moi essayer de vivre! ». (P. 165)

Après cette scène violente, le narrateur se met à raconter son histoire tout en changeant le temps de la narration qui est le passé simple pour soudain mélanger les temps²³¹, introduire en particulier le présent dans les scènes les plus violentes comme si elles se déroulaient encore devant ses yeux aujourd'hui et qu'il les revivait²³². L'alternance entre les temps, passé de la narration, passé composé, présent, futur, puis conditionnel, passé du conditionnel, n'a qu'un seul sens montrer l'état grave du couple qui se débat dans la spirale de la violence inévitable²³³. L'exemple suivant montre bien le désordre des temps:

« Une nuit, je suis sorti [...] Je la laissai [...] Je me hâtai de chercher une chambre, puis subitement je décidai de retourner auprès d'elle [...] Nous étions perdus tous les deux sur le même océan et j'avais tenté de me sauver tout seul. Comme si je ne pourrais jamais partir sans elle! Allons, la nuit sera affreuse, je le sais; il faut décharger notre souffrance accumulée, dont j'ignore encore le volume ». (P. 165, 166)

C'est dans le dernier chapitre que la vie du couple devient insupportable, la nouvelle grossesse de Marie entraîne de nouveaux brouillards : déchainement verbal et violence²³⁴. Marie se révolte contre sa condition « contre la grossesse et les servitudes naturelles de la femme » (P. 176). L'abandon de son tempérament discret révèle que Marie est à bout des nerfs²³⁵ : « A mon effarement elle se mit à se

²³¹ Strike Joelle, *Op, Cit*, p, 47

²³² Ibid, p, 47

²³³ Ibid, 47

²³⁴ Marzouki Afifa, *Op, Cit*, p, 55

²³⁵ Ibid, p, 55

confesser en public » (P. 175), toutes les scènes du chapitre se caractérisent par des explosions et des escalades verbales²³⁶ répétées aller jusqu'aux insultes et aux menaces, c'est dans ce dans ce chapitre aussi que la violence physique s'instaure « [...] pour la première fois de notre vie commune nous avons utilisé la violence » (P. 184).

Après cette scène de violence, la narration reprend le mode du passé²³⁷, instaurant un fort climat de calme et de silence²³⁸, qui font opter le couple pour la séparation et l'avortement du deuxième enfant.

3. 3. Le silence

Ce qui vient instaurer le silence au sein du couple c'est d'abord le changement du cadre spatial : dès leur arrivée, nos deux héros sont installés dans l'appartement familial très peuplé et agité et dans la ville où ont lieu réunions et fêtes bruyantes.

A partir du très court chapitre VI, le couple quitte le monde de la ville pour vivre dans l'isolement de la villa où peu à peu sont coupés les liens avec le monde extérieur : les amis et la famille. La solitude du couple va devenir de plus en plus grande, enfermée qu'elle sera par l'espace clos de la villa où personne ne viendra plus les distraire d'eux-mêmes²³⁹, c'est à partir de là que le conflit entre les deux conjoints va vraiment éclater. La naissance d'un enfant, loin de l'apaiser ne va faire que l'exacerber²⁴⁰. Le héros se sentant de plus en plus tiré vers la tradition et l'attente des parents, et Marie refusant catégoriquement toute intrusion de la famille tunisienne, « Nous étions seuls dans le drame qui allait commencer » (P. 84). Cette solitude à deux enferme les deux héros dans un silence absolu. Certes, dans chaque communication, il y a des moments de silence. Silence qui peut s'expliquer par différentes raisons

²³⁶ Ibid, p, 55

²³⁷ Strike Joelle, *Op, Cit*, p, 48

²³⁸ Ibid, 48

²³⁹ Ibid, p, 49

²⁴⁰ Ibid , p, 49

: le silence de réflexion, le silence de l'incompréhension, le silence de l'ennui²⁴¹, « *Mais le silence n'a pas toujours une connotation positive. Il dénote souvent le malentendu, la colère, le refus de chercher à s'entendre avec l'autre, le repli sur soi* »²⁴². Le silence vient remplacer tous les autres moyens de communication, c'est aussi le dernier chapitre qui marque de plus ces moments d'absence de paroles, « dans cette zone de silence à l'aire rare » (P. 179), « L'affrontement de nos deux silences » (P. 180), « silence ; où se prépare l'allure de notre bataille » (P. 181), et c'est au même chapitre que nos deux héros décident de se séparer, cela nous amène à dire que le manque de dialogue est la source première de tout conflit. Albert Memmi cherche à travers cette histoire de montrer le rôle de la communication au sein du couple, et que le manque de dialogue engendre des résultats graves.

Le silence exprime le naufrage du couple, nos deux protagonistes n'arrivent plus à communiquer, « [...] nous n'avions rien à nous dire » (P. 187). Après avoir utilisé la parole comme arme d'attaque contre son mari, le silence devient pour Marie un nouveau moyen pour exprimer son mépris et pour se venger, « Mais elle évite la discussion » (P. 178), « [...] elle se mit à pleurer abondamment, en silence » (P. 187). De sa part, le héros qui « (restait) également prisonnier de sa solitude », réagit aussi par le silence et l'éloignement « Je ne répondais pas et allais dans ma chambre », « je ne la vois plus » (P. 179), « mon propre isolement qui l'emmure ».

4. La quête de l'identité

Après le rêve prélude au départ, vient le temps des réalités amères. La cité tunisienne est alors la ville où l'on devient quelqu'un d'autre,

²⁴¹ *Encyclopédia Universalis*, édition, 2004

²⁴² Bonn Charles, *Paroles Déplacées, Migrations identitaire et génériques entre l'Algérie et la France*, dans la littérature des deux rives, Tome 2. Article consulté à cette adresse : « [www. Limag. Com/ Textes/ ColLyon2003/ Tome2Mars2004.pdf](http://www.Limag.Com/Textes/ColLyon2003/Tome2Mars2004.pdf) ».

c'est-à-dire « *étranger* »²⁴³, inconnu, exclu, et non plus un individu simple, avec ses défauts mais aussi avec ses qualités, ses désirs propres. Quitter sa terre signifie une fois pour toutes être étranger partout où l'on est²⁴⁴. Marie se sent vraiment étrangère en Tunisie, pays natal de son époux. Se trouver dans une situation d'appartenance biculturelle est très difficile à vivre pour Marie : son tempérament laisse apparaître un malaise identitaire profond, ne pouvant s'adapter dans le nouveau milieu ni s'envelopper de sa culture, elle s'est sentie perdue dans le niant. La question du conflit de valeurs est inévitable lors d'une rencontre de deux cultures différentes²⁴⁵, c'est ce constat qui est à la base du conflit au sein de notre couple, la différence de l'autre conduit le sujet à réfléchir sur ses propres valeurs²⁴⁶.

4.1. L'identité dans l'entre deux

La coexistence harmonieuse du couple passe nécessairement par la prise de conscience de l'un et de l'autre pour constituer un entre deux, « *La vie dans cet espace se caractérise par un paradoxe : l'autre est comme moi tout en étant différent, je suis comme l'autre tout en étant différent...L'influence de l'autre, du différent, subie dans l'entre deux modifie la propre identité, on est comme 'traversé' par l'autre et on ne peut rester 'intact' »*²⁴⁷. Dans un mariage mixte où chacun des deux partenaires appartient à une culture particulière, les problèmes seront de plus en plus aigus. Vivre dans un pays étranger, inconnu est une aventure, parce que c'est un voyage²⁴⁸. En tout déplacement, on perd ses repères habituels, pour survivre dans le nouvel environnement. La perte des repères, ou plutôt leur prolifération et leur relativisation, requièrent

²⁴³ Noiray Jaques, *Littératures francophone*, édition, Belin sup lettre, p, 67

²⁴⁴ Ibid, p, 65

²⁴⁵ Verbunt Gilles, *Op, Cit*, p, 122

²⁴⁶ Ibid, p, 22

²⁴⁷ Wollbrecht Sabine, *Op, Cit*, p, 245

²⁴⁸ Verbunt Gilles, *Op, Cit*, p, 107

de la part de l'individu une gymnastique mentale qui peut l'angoisser²⁴⁹. L'actuel vécu de Marie est un fardeau très difficile à porter, l'entre deux idéal imaginé au début par le couple se heurtant à la lourdeur de la communauté, au poids bien réel des valeurs dominantes²⁵⁰, « *La désillusion, le manque de reconnaissance, d'appartenance, de lien, d'enracinement, qui accompagnent l'entre deux, sont difficiles à vivre* »²⁵¹, « *Non seulement celui qui quitte 'physiquement' son pays doit se détacher, mais l'autre aussi doit quitter son 'chez lui', ses anciennes certitudes, un ancrage trop sûr dans la tradition, les dogmes, le milieu familial. L'entre deux s'avère ainsi un lieu à haut risque, il implique une inquiétante profonde motivée par la question incontournable : '' Qui suis-je ''* ».²⁵²

Dès l'arrivée du couple à Tunis, les critères de divergences ont fait leurs apparitions, Marie se trouve maintenant dans un milieu étranger avec une culture différente, elle est qualifiée d' « étrangère ». Découvrant un monde nouveau, elle réagit négativement, tout en refusant le nouveau mode de vie ainsi que les pratiques et les traditions de sa belle famille, et c'est à partir de là qu'elle se montre de plus en plus attachée à son monde occidental et à son identité d'origine.

A Paris les deux héros vivaient en harmonie, rien ne les séparait, les traditions et les coutumes n'ont pas de place dans leur vie, jour après jour, ils découvraient des points communs. Ce n'est qu'à Tunis, que la quête de l'identité²⁵³ se déclenche, dès le début le narrateur découvre que Marie n'aime pas ce qu'il aime et ce qu'il apprécie de plus dans son pays « j'appelais le marchand de fleurs et lui offrais un bouquet de jasmin », « décidemment, me dit-elle, je ne peux supporter cette odeur,

²⁴⁹ Ibid, P. 107

²⁵⁰ Ibid, p, 107

²⁵¹ Wollbrecht Sabine, *Op, Cit*, P. 246

²⁵² Ibid, p. 248

²⁵³ Noiray Jaques, *Op, Cit*, P. 69

elle me donne mal à la tête » (P. 47), il ajoute « - Elle est bien jolie cette place, n'est pas ? lui demande-je.

- Jolie ? pittoresque plutôt, un peu...provinciale » (P. 48)

« Ces quartiers étaient en quelque sorte mon terroir, c'était là que je me sentais le plus à l'aise, je tenais absolument à lui faire découvrir et apprécier ces êtres et ces lieux » (P. 64), devant sa tentative de lui faire aimer ce qu'il aime, notre héros ne reçoit que la déception, Marie réagit négativement à tout ce qu'elle voit ou qu'elle fréquente, « - Oh dommage ! Pourquoi cette promenade en ciment ? Que c'est laid ! Ne pouvait-on laisser le sable nu », elle ajoute devant le casino, « - Quelle vilaine verrue ! » (P. 65).

Face au comportement de Marie qui est chargé d'hostilité et de méfiance, le héros s'efforce toujours pour trouver une issue, mais voilà une scène qui montre l'échec de toute solution pouvant décrypter la dérive du couple²⁵⁴ : « Au lieu de commander du poisson [...] je lui dévoilai que l'on pouvait manger des testicules griffés.

- Oh ! quelle horreur !

Je feignais de m'étonner :

- pourquoi ?

Sous prétexte d'analogie, je cherchai dans la cuisine occidentale un mets surprenant :

- Et les escargots ? Et les tripes à la mode de Caen ? Quand on pense à ce que cela contenait ! Ce n'est pas plus curieux.

- Tu sais je n'aime pas non plus les tripes... tout de même... ce n'est pas de même chose...

Pourquoi n'était ce pas la même chose ? Déjà irrité, je renchérisais, cherchant à l'atteindre, et vexé de cette colère qui me prenait pour si peu.

²⁵⁴ Marzouki Afifa, *Op, Cit*, p, 46

- Il y a mieux : on peut manger de la verge...à peine cuite.

- Eh bien, c'est dégoûtant !

- Non ; c'est une question d'habitude.

Un silence, puis :

- Tiens, je vais en commander une...

- Eh frère ! Apporte-nous une vierge de mouton !

- Ah ! je t'en pris ! s'affola Marie, enfin scandalisée, tu veux me dégouter tout à fait. » (P. 66, 67)

L'héroïne d'Agar, dès son arrivée à Tunis, commence à souffrir, car elle est déplacée au sein d'un pays étranger, contrainte à réaliser un effort continu pour se placer aux dessus des absurdités et de l'anachronisme²⁵⁵, cette nouvelle vie lui serait insupportable. Tout de même, l'époux se voit aussi pris entre deux feus, d'un coté il doit s'opposer à sa famille pour défendre Marie, d'un autre il montre son attachement aux valeurs familiales traditionnelles devant Marie, « Je cherchais querelle à tout le monde, attaquant mes parents avec les lèvres de ma femme, disputant ma femme au nom des miens » (P.70). Cette situation lui causera l'incompréhension, l'isolement, et la cassure de sa vie familiale et conjugale²⁵⁶, « Cette femme que j'aime, qui fut le meilleur de moi-même, qui a voulu tout me donner, est devenu le symbole et la source de ma destruction. Je ne suis plus rien qu'un fantôme, mon propre ennemi et le sien. Je l'ai trahie et elle m'a détruit. Mais, en même temps, je ne peux plus vivre sans elle. Je n'ai plus ni pays, ni parents, ni amis ; et la quitterais-je que je resterais aussi double, en face de moi-même et juge des miens » (P. 171).

Ce qu'on peut constater aussi, c'est que toute tentative de fusion et de réconciliation pour constituer un entre deux idéals se termine par la

²⁵⁵ Ibid, p, 46

²⁵⁶ Ibid, p, 48

déception, nos deux personnages ont pris conscience de l'impossibilité d'une vie commune. Chaque jour le tunisien découvre en lui cette volonté d'adhésion à sa communauté, il se rapproche donc des siens et de ses traditions. Voulant insérer sa femme dans son monde, il aperçoit « En fait, je connaissais mal ma femme [...] Comment aurais-je pensé que loin de s'adapter à ce monde nouveau, il lui devenait lentement insupportable? » (P. 48).

Tout le texte se trouve ponctué de questions jusqu'à la dernière page du dernier chapitre, ces questions montrent la crise identitaire dans laquelle vit le couple²⁵⁷. « N'avais-je le droit, maintenant, sans déchoir, de retourner dans mon pays quitté avec fureur, de me prêter [...] à quelques gestes et rites naguère refusés ? » (P. 44)

L'époux qui a toujours rejeté les coutumes et les traditions de son pays, se voit maintenant très attaché à elles, cela engendre de grands problèmes dans sa vie conjugale. Ces questions démontrent aussi la mauvaise foi du héros²⁵⁸ : « Mes désirs [...] étaient-ils bien cohérents? Et ce naturel, cet oubli, que je souhaitais tant des autres et de ma femme, en ai-je été moi-même capable? » (P. 58) et « Etait-ce seulement elle que je voulais convaincre ? » (P. 62). « Mais j'en voulus à ma femme de me révéler, et d'incarner mes impossibilités. Me découvrant coupable de trahison, quel meilleur symbole pouvais-je en trouver ? » (P. 64). Vers la fin du récit, vient la triple question primordiale, et sans réponse ici²⁵⁹, « Tout cela me sera-t-il un jour rendu ? Cesserai-je d'être ainsi arraché à moi-même ? Retrouverai-je cette bienheureuse coïncidence où j'étais encore à la veille de connaître ma femme? » (P. 171). Immédiatement après suit la question suivante:

²⁵⁷ Strike Joelle, *Op, Cit*, p, 49

²⁵⁸ Ibid, p, 50

²⁵⁹ Ibid, p, 50

« Est-il encore temps? », et sa réponse : « Mon mariage n'a pas été un moment de ma vie, il lui a donné son sens » (*P. 171*).

C'est cette crise identitaire qui conduit nos deux personnages à la séparation. L'incompréhension, l'intolérance et le rejet, tels sont les sentiments qu'éprouve Marie envers le monde de son époux. Plus qu'elle découvre les rites familiaux plus qu'elle revendique son identité, quand son beau père demande de donner son nom au garçon qui va venir, Marie refuse catégoriquement « - Ne te sauve pas, dis je avec irritation, écoute au moins, essaie de comprendre...C'est une tradition si enracinée, si vieille... Elle ne voulait ni écouter ni comprendre :

- Précisément, ces vieilleries ne m'intéressent pas », et elle ajoute, « - Un jour nous rentrons en France : imagine le sucées qu'il aura si nous appelons notre fils Abraham comme ton père ! » (*P. 93*). C'est dans cette scène où se prépare l'avènement du futur bébé, que le conflit s'exaspère au sein du couple²⁶⁰. Chacun cherche à prouver ses propres valeurs « - [...] je t'avertis que je compte le faire circoncire !

- Non, tu ne le feras pas. Je ne veux pas.

- Tout le monde ne pratique pas la circoncision, en France » (*P. 94, 95*). Marie n'abandonne jamais quand il s'agit de l'affirmation de son identité française, c'est dans ces moments qu'elle devient agressive et incompréhensive, « - Pourquoi, lui demande-je, pourquoi cherches tu toujours le plus difficile pour nous ?

- Parce que j'existe ! répondit-elle amèrement ». (*P. 97*)

4.2. Le déchirement

²⁶⁰ Marzouki Afifa, *Op, Cit*, p, 46

Tout au long du roman, nos deux héros ne cessent de souffrir, de se meurtrir jusqu'à l'affolement²⁶¹, la séparation est la seule solution qui peut aider les deux à revivre de nouveaux.

Après de nombreuses scènes de souffrances et de violences verbales et physiques, le couple n'a plus le courage pour continuer, nos deux héros sont arrivés à une impasse où le déchirement est devenu une réalité absolue. Le dernier chapitre donne des images d'une impossible vie commune, les métaphores utilisées rendent compte plus concrètement d'une crise douloureuse et complexe et d'un désespoir si vivace²⁶².

D'abord le narrateur nous décrit la souffrance dans laquelle baigne Marie, « Elle baigne dans l'angoisse et ma pitié reflue » (*P.* 180), après il nous fait part de l'étrangeté qui l'habite « cette impression de nouveauté toujours intacte avait-elle jamais cessait devant Marie? » (*P.* 189) et son verdict: « Non ! jamais je n'aurais eu le courage de vieillir en tête à tête avec elle » (*P.* 189). Dans la dernière page du récit, le héros cherche à s'éloigner de sa femme à tout prix, des pensées sombres lui traversent la tête telle que commettre un crime, il nous révèle cette tentation sous forme de question et y apporte sa réponse à la fois réfléchie et dramatique²⁶³:

« Comment ne l'ai-je pas étranglée ? Je ne le sais plus aujourd'hui [...] Et je l'aurais peut-être fait si, en la tuant, j'avais anéanti cette image de moi-même qu'elle me présentait et où je me reconnaissais, ce masque qui m'enserrait la figure comme une pieuvre. Mais aurait-elle disparu, je saurais toujours moi, ce que j'étais devenu: un infirme » (*P.* 189).

Plusieurs questions tournent dans sa tête et qui le conduisent à la conclusion suivante ; la source principale des ses problèmes avec Marie vient du fait que sa femme appartienne au groupe dominant et lui au

²⁶¹ Ibid, p, 55

²⁶² Ibid, p, 55

²⁶³ Strike Joelle, *Op, Cit*, p, 49

groupe dominé²⁶⁴, « Pouvais- je seulement espérer de vivre ? Quels gestes ferais-je qui ne me paraîtraient suspects ? » (*P. 189*)

Le chemin suivi est parsemé d'obstacles et de difficultés qui mettent en péril la solidarité du couple au point où chacun ne sait plus quoi faire, tous leurs sens sont perdus, pour bien illustrer le déchirement du couple, nous dégageons ces images chargées d'hostilités et d'obscurités²⁶⁵ : « la pente trop raide » (*P. 176*), « le tunnel obscur » (*P. 177*) et la « constante érosion » (*P. 181*); mais aussi au climat rude, « ouragan nerveux » et tumulte qui « gronde » (*P. 179*), ces descriptions mettent l'accent sur le fort tourbillon qui vient s'installer dans la vie du couple²⁶⁶.

Tout est perdu aux yeux de nos deux héros, les tentatives et les solutions sollicitées ne font qu'aggraver les choses, l'entre deux réalisé au début se terminait par des scènes scandaleuses, le couple est séparé, l'un est devenu étranger pour l'autre: « Mais il me semblait [...] que j'étais de passage au bord d'un lac avec une inconnue; je ne savais plus d'où je venais, où j'irais après et que fait cette femme » (*P. 189*), rien donc ne peut empêcher la dérive du couple, la séparation est annoncée dans tous leurs dits et tous leurs actes : « Nous gagnions le même lit mais pour un embarquement sur deux vaisseaux différents » (*P. 179*). « Nous avions, je crois, touché le fond » (*P. 187*).

II. L'image de l'étrangère au sein de la famille

1. La famille

La famille du héros donne un aperçu des structures de la société maghrébine traditionnelle²⁶⁷. Elle se compose du père, de la mère, des sœurs et des frères et des enfants. Le père est la figure dominante de la

²⁶⁴ Ibid, p, 49

²⁶⁵ Marzouki Afifa, *Op, Cit*, p, 55

²⁶⁶ Ibid, p, 56

²⁶⁷ Noiray Jaques, *Op, Cit*, P, 34

famille « Mon père enfin, chef de famille » (P. 25), c'est lui le protecteur des pratiques religieuses. Dans le récit, on s'aperçoit que l'autorité du père s'affaiblit avec la vieillesse. Une des traditions maghrébine consiste à céder la place au fils si le père n'arrive plus à assumer ses devoirs²⁶⁸. « - Maintenant, me dit-il, je peux mourir ; la famille ne risque plus rien » (P. 43). Cette déclaration montre que la famille doit toujours être protégée par un homme, la mère, les sœurs, les nièces...les femmes ont besoin d'une protection masculine que la coutume, garantit du bon ordre des choses²⁶⁹.

Concernant la mère, le narrateur nous la représente comme l'opposé du père. Il détient l'autorité, réservé, peu bavard alors qu'elle est trop mouvante, elle intervient là où il ne faut pas, elle donne l'image de la mère maghrébine traditionnelle, celle qui ordonne et gère les rapports familiaux, elle détient le pouvoir après le père.

L'annonce du mariage à la famille de l'époux pose problème, surtout lorsqu'il s'agit d'une femme étrangère. L'union mixte constitue forcément une source de perturbation, dont la famille se sent touchée, ce mariage représente pour elle un risque sur l'identité, la culture, la religion et la tradition. La famille représente l'environnement social premier auquel notre couple fait face²⁷⁰, elle est la première à réagir à l'union mixte. Nous abordons tout de suite les relations qui s'établissent entre l'étrangère et la famille locale (tunisienne),

1.1. Les premières réactions

C'est le premier chapitre qui relate l'arrivée du couple en Tunisie, son débarquement au port de la Goulette et son installation dans la demeure parentale du mari. Notons que tous les événements et les détails du chapitre se concentrent sur le regard de l'autre, d'où la présence, au

²⁶⁸ Ibid, p, 34

²⁶⁹ Ibid, p, 35

²⁷⁰ Ibid, p, 35

début du texte, de cette interrogation primordiale autour de laquelle tout le chapitre semble organisé²⁷¹ : « comment allait-elle juger les miens ? si différents d'elle par les mœurs, la religion, la langue... » (P. 23). Le narrateur se met à voir son monde d'origine, dans le port de Tunis avec le regard de sa femme qui y débarque pour la première fois²⁷², « Je surveillais ma femme. Cet enthousiasme collectif, où je plongeais à chaque retour sans y penser, devait lui apparaître comique » (P. 24). Le narrateur imagine ce que voit sa femme, et encore plus vite de la même façon la situation des siens, c'est-à-dire leur regard sur Marie, « Cet animal inconnu » (P. 30) que tous veulent le voir.

Devant l'accueil bruyant et chaleureux de la famille, chacun des deux personnages révèle les caractéristiques suivantes : la femme est « passive », « docile » et l'homme est enveloppé de peur et de retenu, paralysé qu'il est par le jugement de sa femme, qu'il anticipe comme négatif et qui devient source de son anxiété²⁷³. Devant ce bon accueil, la détente fait son apparition « A vrai dire j'aurais été surpris par leur bon accueil: au point que mes précautions épistolaires et mon anxiété me semblent puériles » (P. 71)

Le premier contact baigne dans la cordialité, toute la famille attend avec impatience le nouveau couple venu de l'étranger. Le mérite de revenir avec un diplôme en médecine avec une blonde du nord, un être original éveille un esprit de fierté chez tous les membres de la famille, « Ah ! les voilà ! [...] mes tantes et ma mère, la tante Noucha...et la tante Gina...mon père, mes frères et sœurs adolescents, les neveux, une portée d'enfants toujours nouveaux, que je n'arrivais jamais à nommer » (P. 24), personne ne manque, tous sont présent pour accueillir leur fils et son épouse, cette présence est signe de joie et de solidarité qui ont

²⁷¹ Strike Joelle, *Op, cit*, P. 45

²⁷² Guerein Yves, *Albert Memmi écrivain et sociologue*, édition, L'Harmattan, p, 78

²⁷³ Ibid, p, 78

depuis toujours consacré l'image de la famille maghrébine. Elle est celle qui protège et qui entoure chacun de ses membres. Mais revenir avec un être inauthentique²⁷⁴ suscite aussi la curiosité de tous les présents, « allongèrent le cou pour examiner Marie » (*P.* 25), « elles l'examinent de la tête aux pieds » (*P.* 26).

Le lexique employé dans ce chapitre²⁷⁵ exprimant le tapage et la précipitation, est la preuve de la joie familiale, « criant », « hurla », « brouhaha ». Les « frénétiques youyous », les ripailles (gâteaux, limonades, bière), « bouche en mouvement », « habit de cérémonie », toutes ces expressions sont les caractéristiques des fêtes traditionnelles des familles maghrébines, qui se montrent toujours généreuses. En ce début promoteur, le sens de l'hospitalité et du dévouement familial démontrent la prise en charge très minutieuse du côté parental (la mère aménageait une salle d'eau pour le couple et lui céder la chambre à coucher parentale).

Devant cet accueil, Marie qui confronte pour la première fois un nouveau monde, se sent complètement envahie et embarrassée. C'est dans cette première épisode que nous découvrons la réaction de Marie vis-à-vis de sa belle famille, cela apparaît dans son sourire, « son sourire un peu immobile » (*P.* 28), c'est pour la première fois qu'on trouve mentionné le sourire de l'autre²⁷⁶, qui sert à cacher les vrais sentiments. Mais ce sourire n'est jamais net et franc, il est toujours nuancé, par un adjectif à connotation plus ou moins négative²⁷⁷. Le narrateur précise qu'à son arrivée à Tunis avec son épouse, ils furent « reçus par des frénétiques youyous qui firent sursauter [sa] femme » (*P.* 27). Marie réagit à toutes ces manifestations de joie par une sorte de méfiance et de

²⁷⁴ Ibid, p, 78

²⁷⁵ Marzouki Afifa, *Op, Cit*, p, 51

²⁷⁶ Strike Joelle, *Op, Cit*, p, 49

²⁷⁷ Ibid, p, 49

froider, « Mon père présenta le plat de gâteaux à ma femme ; elle le regarda avec méfiance » (*P.* 30). A la fin du chapitre, le narrateur découvre que Marie pleure silencieusement, c'est à ce moment là qu'il trouve la réponse à sa première question.

1.2. L'évolution des relations

L'attitude de la famille à l'égard de la femme étrangère influence les rapports établis avec le couple. Les relations de la famille avec un être étranger ne peuvent pas être toujours positives. Aussi il faut savoir que cette relation dépend de ce que représente chaque partie pour l'autre²⁷⁸.

Bien que le premier chapitre montre la joie et l'ouverture de la famille envers Marie, mais on peut constater que cette joie cache quelque part des sentiments de refus et de malaise. D'abord « lorsque je leur avais annoncé, par lettre mon mariage ils s'étaient affolés » (*P.* 71). Dès son arrivée, Marie faisait l'objet de curiosité de tout le monde. C'est le personnage de la mère qui perturbe de plus la relation du couple²⁷⁹, dès le début, elle se montre exigeante « A son tour ma mère évalua méthodiquement la femme de son fils, la figure, les cheveux, les dents, la taille » (*P.* 26).

Marie se trouve marginalisée, « Elle était prête depuis un moment, mais personne n'avait osé frapper à sa porte » (*P.* 48), cela s'explique par le sentiment d'infériorité qui se manifeste chez les membres de la famille à l'égard de Marie, c'est la sœur aînée qui se montre ouverte envers l'épouse de son frère, « C'était la seule personne de famille qui osât lui parler avec spontanéité ; et ce fut celle pour qui ma femme eut le plus d'indulgence » (*P.* 49).

L'installation du couple dans la demeure parentale le prive jour après jour de son intimité et quand le regard de Marie devient sévère à l'égard

²⁷⁸ Verbunt Gilles, *Op, Cit*, p, 78

²⁷⁹ Marzouki Afifa, *Op, Cit*, p, 51

de son environnement, ce qui ne tarde pas, le narrateur trouve la solution : le déménagement dans une villa loin de sa famille. C'est dans cet endroit que se prépare la solitude des deux personnages du couple²⁸⁰, « personne ne s'aventura plus jusqu'à la villa » (P.112). La mère était la seule personne qui osait frapper à leur porte, ni la froideur ni l'agacement manifeste de Marie ne purent la décourager²⁸¹. Ces visites étaient son devoir et son droit. Au moment où le couple préfère vivre loin de toutes les traditions, le personnage de la mère vieille sur leurs survies²⁸², « je n'avais jamais, non plus, fait les honneurs de la maison, comme il se doit pour tout nouvel occupant », « Elle faisait tout cela à ma place » (P. 113). Ce sont les ingérences de la mère dans la vie du couple qui accentuent le conflit, citons encore ce passage intéressant du roman où la mère du narrateur en visite chez lui, s'étonne, accusatrice, de la voir laissé son bébé tout seul au premier étage de la maison.

« Tu n'étais pas comme ça, soupirait-elle. Tu avais beaucoup de tendresse pour tes petits frères. Cela signifiait: " Tu as subi de mauvaises influences". Heureusement, ma femme ne comprenait pas le patois... » (P. 114).

La conversation qui suit éclaire encore plus ce personnage de la mère et les rapports de rivalité chicaneuse qu'elle établit avec Marie²⁸³:

« - As-tu des olives ? me demandait-elle.

Je n'en n'avais pas.

- Non ? As-tu un poivron salé ?

Je n'en n'avais rien de tout cela.

- Mon pauvre enfant ! Ca ne m'étonne pas que tu maigrisses! Tu ne mange plus ce que tu aimes ! Marie changeait de position sur son

²⁸⁰ Strike Joelle, *Op, Cit*, P. 50

²⁸¹ Ibid, p, 50

²⁸² Ibid, p, 50

²⁸³ Marzouki Afifa, *Op, Cit*, p, 44

siège » (P. 115). Dès qu'elle termine ses remarques, la maman essaye d'apprendre à Marie la cuisine tunisienne, cette dernière l'écoute poliment mais tout à l'heure Marie dira à son mari, « - Ce qu'elle m'agace avec ses conseils stupides » (P. 116). Puis vient cette déclaration de la mère « Eh bien elles ont raison les jeunes femmes d'aujourd'hui : sortir, s'amuser, vivre ! Nous, nous avons passé notre vie devant le canoun » (P.116)

III. L'image de l'étrangère au sein de la communauté

1. L'étrangère dans une nouvelle communauté

De part les habitudes de la vie des habitants d'outre mer (la société occidentale), le fils est lâché dans l'eau pour apprendre à nager, cette façon de faire à entraîner les descendants au fil du temps à l'éloignement des parents. Par contre, la famille du Maghreb possède en elle un sevrage affectif, elle tient à surveiller chaque membre et l'entourer d'affection et de tendresse.

Marie, fille occidentale qui vient s'installer dans un entourage étranger avec des coutumes et des traditions catégoriquement différentes, souffre chaque jour du poids de la différence spatiale, surtout que son mari, se rapproche chaque jour des siens et en même temps s'éloigne d'elle.

Marie constate que sa vie à Tunis est dépendante de la vie des autres, la situation économique du couple et les événements qu'ils lui ont imposé. La pauvreté et l'ignorance de la famille du narrateur ont contribué à la séparation des deux jeunes époux.

Dans la communauté maghrébine traditionnelle, « le couple était rarement considéré comme un duo autonome »²⁸⁴ mais il n'est qu'une branche de la famille dont il doit être soumis à ses exigences. C'est cette réalité qui constitue en vérité le drame de Marie, « le mari est avant tout

²⁸⁴ Marzouki Afifa, *Op, Cit*, p, 45

un fils, un père, un frère qui appartient à un clan auquel l'épouse venue d'ailleurs peut rester étrangère »²⁸⁵. Le mariage de l'homme ne constitue en aucun cas un problème, la femme sera prise en charge de la part de toute la famille mais en même temps.

A chacun sa propre vie avec ses allias, telle est la pensée de Marie, contrairement à elle, la famille tunisienne se considère comme une entité dont tous les membres doivent partager le bien et le mal. L'intimité du couple est une intimité élargie, ouverte, elle se partage avec le groupe des proches, « la famille se donne le droit de se mêler dans tous les détails de leur vie »²⁸⁶, c'est ce qui donc agace Marie qui remarque même que sa demeure, n'est qu'un espace commun à la famille, où les membres de la famille peuvent venir non comme des hôtes mais comme les maîtres des lieux²⁸⁷. L'héroïne lance un jour à son époux en désignant sa mère: « Et pour cela, a-t-elle besoin de dire: « Notre maison, notre jardin? » ce qu'elle est envahissante! » (*P. 114*). « Cette notion d'envahissement est souvent ignoré dans les sociétés traditionnelles où le bonheur se partage à plusieurs et l'enthousiasme est presque toujours collectif »²⁸⁸.

Le mariage de l'homme est l'occasion pour élargir le cercle familial, mais cet homme reste toujours considéré comme tout autre membre de la famille, protégé et entouré par les parents qui continuent à intervenir dans ses décisions, sans nulle pensée qu'ils touchent à des affaires privées. C'est du moins ce qui explique cette précision du narrateur dans Agar: « Alors, enfin, ma mère passait à l'essentiel, qui ne gardait que nous, à l'exclusion de Marie. Baissant la voix, créant une complicité qui

²⁸⁵ Ibid, p, 45

²⁸⁶ Ibid, p, 46

²⁸⁷ Ibid, p, 46

²⁸⁸ Ibid, p, 46

me mettait aussitôt mal à l'aise, elle me demandait des nouvelles de notre affaire: qu'avais-je décidé pour la circoncision? » (*P. 117*).

La société tunisienne représente le lieu de la vie collective, de la vie familiale, d'où le sens de la solidarité et de réunion, « c'est ce qui remet à chaque fois l'intimité du couple en question »²⁸⁹. Notons aussi cette discussion entre Marie et le narrateur à qui elle déclare:

« [...] ici tu es absent, tu es repris par ta famille...tu ne me parles même plus [...]

- Voyons! Rétorque le mari, nous sommes toujours ensemble !

- Ensemble avec les autres ! [...] essayant de m'ouvrir à tous, commente le narrateur, je cessai de faire avec elle cette cellule unique que nous formions à Paris » (*P. 54, 55*).

A Paris, nos deux personnages n'avaient pas ce genre de problème, on peut donc conclure que la mixité n'est pas la seule source des problèmes au sein du couple, la véritable source de problème « c'est le nouveau cadre spatial où il évolue »²⁹⁰, un environnement socioculturel dont il ne partage pas les valeurs.

Pour Marie, qui aime fortement son mari, la communauté constitue un grand fardeau car ici son mari est toujours absent, son bonheur réside dans sa vie en couple dans la discrétion et l'isolement et que les autres restent toujours en dehors de sa vie conjugale. Telles sont les secrets d'une meilleure communication à deux, or, « la communauté juive telle qu'elle est représentée dans le roman attache à la solidarité du groupe une importance primordiale »²⁹¹, aux manifestations tapageuses et collectives: des youyous aux portes laissées grandes ouvertes lors des fêtes, rien n'est épargné pour que tout le monde soit associé dans la joie. Même les échanges commerciaux dans ces temps jadis étaient basés sur

²⁸⁹ Ibid, 47

²⁹⁰ Ibid, p, 46

²⁹¹ Ibid, p, 47

« les interpellations bruyantes et directes du client »²⁹². Les hurlements à six heures du matin des marchands ambulants des brioches, de beignets ou de vieux habits, évoqués par Marie dans le roman ne pouvaient donc être expliqués par un égoïsme ou d'une impolitesse de la part des gens de cette époque « mais l'expression du rituel cyclique des activités commerciales journalières »²⁹³. Tout le nœud de l'histoire réside dans le point où le couple vient s'installer dans un milieu « inadéquat »²⁹⁴, c'est à partir de là que Marie devient exigeante et l'époux se sent déchiré.

2. L'intégration et ses difficultés

Le mariage mixte est la rencontre de deux cultures tout au cours de la vie. Chacun des deux personnages porte en lui la trace de sa propre culture²⁹⁵. Nous proposons d'abord de définir le mot culture qui est à la base de la différence. Il a de nombreuses définitions. Citons celle de Tylor: « *Le mot culture ou civilisation, pris dans son sens ethnographique le plus étendu, désigne ce tout complexe comprenant à la fois les sciences, les croyances, les arts, les lois, les coutumes et autres facultés et habitudes acquises par l'homme dans l'état social* »²⁹⁶.

D'après cette définition deux idées essentielles traversent la tête : premièrement la culture est « un fait social universel caractérisant chaque société, deuxièmement elle est acquise et transmissible »²⁹⁷. En effet, il faut noter que toute conception de la culture correspond à une conception de l'homme. Nos idées, nos valeurs, nos actes et même nos émotions, sont, « comme notre système nerveux lui-même, des produits

²⁹² Ibid, p, 47

²⁹³ Ibid

²⁹⁴ Ibid, p, 48

²⁹⁵ Verbunt Gilles, *Op, Cit*, p, 88

²⁹⁶ Bekkat Amina, *Regards sur les littératures d'Afrique*. Édition, Office des publications universitaires. Alger, 2006, p. 114

²⁹⁷ Ibid, p, 114

de notre culture »²⁹⁸. La culture contribue à la complémentarité de l'être humain, ce qui nous ramène à dire « que toute personne privée de sa propre culture ou affecté en celle-ci puisse réagir de façon brutale »²⁹⁹. D'après ce qui était dit, nous pouvons expliquer le changement progressif du personnage de Marie qui était « docile et souriante » (*P.* 25) et qui « riait avec tendresse » (*P.* 46) au début du roman mais peu à peu Marie tombe dans les bras de l'ennui et de la solitude et « au calme sournois » (*P.* 158). Le narrateur constate jour après jour que, vivant à Tunis, Marie n'arrive plus à s'y intégrer et « loin de s'adapter à ce monde nouveau, il lui devenait lentement insupportable » (*P.* 48). Cherchant à l'intégrer dans son monde, l'époux accepte toutes les invitations qu'ils reçoivent « J'avais découvert la nécessité de lui faire aimer les miens, ma ville natale et ses habitants » (*P.* 57), « Je tenais à lui faire découvrir et apprécier ces êtres et ces lieux » (*P.*58), « j'espérais vivement qu'elle admettrait les miens » (*P.* 59), le retour sur ces expressions volontairement fortes traduit le désir de cet homme de familiariser sa femme avec les siens. Plus ses tentatives augmentent et plus que Marie se renferme sur elle-même, elle ne cesse de montrer son dégoût envers tous ceux qu'elle fréquente, « en elle, les malaises s'accumulaient jour après jour » (*P.* 48).

La barrière linguistique est un des éléments favorisant l'isolement de Marie. Vivre dans une communauté culturelle oblige tout individu à maîtriser son système. Or, « la langue est, par excellence l'élément le plus important dans une culture »³⁰⁰. Ne pas pouvoir communiquer dans la langue des autres provoque chez une personne un vrai sentiment « d'insécurité »³⁰¹, Marie vit cette situation à Tunis « les longs

²⁹⁸ Ibid, P. 114

²⁹⁹ Ibid, p, 114

³⁰⁰ Ibid, p, 115

³⁰¹ Ibid, p, 115

bavardages en patois incompréhensibles pour elle » (*P. 63*), « je demandai à mes parents qu'ils cessent de parler patois devant Marie ; c'est peut être dans ces moments où ils se mettaient à parler entre eux, tous à la fois, criant au plus fort pour se faire entendre, que la solitude de ma femme, au sourire figé, celui d'une sourde, me frappait le plus »(*P.69*).

Lisant les actes de Marie, nous comprenons l'impossibilité et le refus d'intégration dans ce nouveau monde, « même les qualités appréciées par les occidentaux à la Méditerranée sont rejetées et niées par elle »³⁰², son époux qui découvre « seulement avec regret que Marie était peu ouverte, plus méfiante que la plupart des gens de passage » (*P. 67*) et qu'elle a n'aimait ni le couscous, ni la cuisine à l'huile d'olive, ni l'odeur du jasmin qui lui donnait mal à la tête, ni même la qualité de la lumière du pays. « Elle ne supportait pas la cuisine de ma mère, qui faisait pourtant de réels efforts ; à chaque plat, elle questionnait avec méfiance sur les ingrédients, la graisse, les épices, la cuisson » (*P. 69*), le narrateur revient toujours sur le mot « méfiance » quand il décrit le regard de Marie envers les repas tunisiens. C'est à travers ces réactions que l'auteur nous dessine les images opposés des deux mondes : l'Occident et l'Orient.

Même les conditions géographiques ne favorisent pas son insertion à Tunis, « Elle souffrait de la chaleur et du froid, de l'humidité et de la lumière éclatante » (*P. 68*), « Et cette première année que nous passâmes à Tunis elle collectionna les rhumes, les angines et les gripes »(*P. 69*). Pire encore, Ses dégoûts sont aussi provoqués par l'observation de tout l'ensemble de la société dont elle ne cesse de voir « les fautes de goût, de langage, de maintien, de costume », dont elle fustige la « voracité »

³⁰² Marzouki Afifa, *Op, Cit*, p, 44

des consommateurs aux terrasses des cafés ainsi que « la débraillé et la vulgarité de la foule »³⁰³.

Après avoir été convaincu de l'impossibilité de réunir le nord et le sud, le héros décide de partir loin et d'essayer de vivre en paix loin de tous les préjugés : « j'aurais ainsi, en quelque sorte, deux vies, l'une citadine et publique, l'autre campagnarde et privée, Marie d'une part, mon métier et les miens d'autre part. Ce que je n'avais réussi à fondre, pourquoi ne pas les séparer soigneusement ? »(79). Dans plusieurs pages du roman, le narrateur fait une description minutieuse des goûts de sa femme qui prouvent son éloignement du groupe. A propos de la construction de leur nouvelle maison, c'est elle qui discute le projet ligne par ligne avec l'architecte, « - Je ne veux précisait-elle, ni crépis sur les murs, ni grillages en arabesques, ni créneaux à la terrasse », à travers cette description Marie écarte toutes l'architecture du pays et favorise la construction selon le modèle occidental.

Nous pouvons donc dégager l'image de cette intellectuelle venant de l'Occident, une femme réservée et discrète et qui refuse toute relation extérieure, même s'il s'agit de sa belle famille, son regard envers eux est chargé d'hostilité et de méfiance. Surtout que cette dernière est pauvre, conservatrice et très attentive aux pratiques superstitieuses et religieuses, Marie réagit donc par l'exaspération et la colère. Son comportement est dû aux deux facteurs : la famille de son époux qui s'interpose dans sa vie de couple dont elle se sent privée « d'exister par elle-même »³⁰⁴ mais aussi parce quelle elle se sent étrangère dans un milieu qui ne suscite que son mépris après avoir quitté parents et amis. Le sentiment d'étrangeté est double : d'abord parce qu'elle se trouve dans un pays inconnu, en plus parce « qu'elle n'arrive plus à s'intégrer

³⁰³ Ibid, p, 44

³⁰⁴ Ibid, p, 44

dans un monde où tout l'éloigne: le tempérament, la culture, les préoccupations et l'idéologie »³⁰⁵.

3. La vie religieuse

L'emprise de la religion³⁰⁶ au Maghreb s'étend à tous les domaines de la vie en société et regroupe tout un système de pratiques et de croyances qui régissent le monde quotidien instaurant ainsi à une collectivité donnée une règle de vie commune.

Dans le corpus que nous étudions, les manifestations de l'activité religieuse relèvent de la religion juive, c'est celle qui, dans le roman d'Agar, règle la vie des habitants de la ville du héros situé à Tunis. Elle est, avec son cortège d'interdits, de devoirs, de pratiques diverses, la gardienne vigilante et jalouse des valeurs ancestrales .

La question posée par la différence de religion entre le narrateur et son épouse est de poids, dès son arrivée le couple se rendait compte de cette réalité. Le roman, est ponctué d'images qui relèvent des pratiques religieuses juives, c'est le personnage du père qui joue le rôle d'un protecteur des rites et des « coutumes judaïques »³⁰⁷, « mon père commença par la prière du chabbat » (*P.* 49), « mon père vérifia soigneusement le rituel ». (*P.* 51)

Glissant sur les rails d'amour aucune considération pour d'éventuel changement n'a été prise en compte, imprégné de la vie occidentale, Marie présente un modèle parfait. « En épousant Marie, le docteur s'est approprié le modèle »³⁰⁸. La vision du docteur est erronée à Tunis, car « le modèle, c'est-à-dire Marie, doit se plier aux exigences de l'univers de son mari »³⁰⁹, Cela n'est jamais accepté par elle. L'époux doit donc

³⁰⁵ Verbunt Gilles, *Op, Cit*, p, 122

³⁰⁶ Selon l'une des définitions qu'en donne le Petit Robert, article " Religion" p. 1505 : « système de croyance et de pratiques impliquant des relations avec un principe supérieur et propre à un groupe social »

³⁰⁷ Les juifs ont beaucoup de rites, uses et coutumes qui les caractérisent

³⁰⁸ Strike Joelle, *Op, Cit*, p, 51

³⁰⁹ Ibid, 51

éliminer le sentiment de culpabilité qu'il a envers les siens, dès son arrivée à Tunis, « il prend part au rituel sabbatique »³¹⁰, qu'il juge pourtant périmé, avec un réel plaisir : « [...] A mesure que la soirée s'avançait, je me sentais étonnamment bien » (P. 51). Mais la présence de Marie, « l'élément le plus important de cette mise en scène, permet de sauvegarder l'image que le narrateur a de lui-même et de restituer cette distance intellectuelle entre lui et le rituel »³¹¹.

Voulant absolument rapprocher Marie de la communauté, le docteur ne réussit qu'à lui faire haïr de plus en plus son monde. Marie refuse catégoriquement de se fonder dans le groupe, elle n'accorde aucune valeur aux pratiques religieuses de sa belle famille, « [...] je n'ai pas quitté les préjugés et les superstitions de chez moi pour tomber dans cette...barbarie ! » (P. 54). D'ailleurs ce sont ces pratiques qui l'éloignent de la communauté tunisienne y compris sa belle famille.

A chaque fois que les deux personnages du couple s'éloignent de la communauté, les lois religieuses s'imposent à eux, après la naissance d'Emmanuel, le couple se retrouve dans une position légale très délicate. Le père se rend compte que son fils n'est pas légalement sien parce que son mariage n'a pas été fait dans les règles, c'est-à-dire selon le code rabbinique³¹², parce qu'il est « hors de la communauté »³¹³, donc considéré comme « sacrilège »³¹⁴. Il s'en va consulter d'abord un avocat juif communiste puis le président de la communauté. Tous les deux tombent d'accord sur la nécessité de ruser, « c'est-à-dire de simuler la soumission »³¹⁵ (refaire le mariage ou procéder à la circoncision de l'enfant) :

³¹⁰ Ibid, p, 51

³¹¹ Ibid, p, 51

³¹² A la tête de chaque communauté juive se trouve un rabbin, spécialisé de la loi juive

³¹³ Marzouki Afifa, *Op, Cit*, p, 44

³¹⁴ Ibid, p, 44

³¹⁵ Ibid, p, 45

« - Pour que votre fils soit légalement vôtre il n'y a que deux solutions : la circoncision ou le mariage religieux » (*P.* 122). Cette solution était pour nos deux héros une nouvelle source des hostilités.

4. Le racisme

A. Memmi a construit son œuvre sur des grands thèmes sociologiques, le problème du racisme est l'un des sujets qui s'étend dans toute l'œuvre memmienne. Nous pouvons lire le racisme dans la plupart des romans autobiographiques où le narrateur puise, dans son vécu, les illustrations de ce phénomène. Un autre problème révélé aussi au cours de ses écrits, « celui du malaise de son propre rapport à l'Autre »³¹⁶ « *Cette peur [d'autrui] qui a commandé la première partie de mon travail* »³¹⁷.

Le roman d'Agar illustre notre propos, d'abord parce qu'il s'agit d'une union entre deux personnes complètement différentes (différence physique, culturelle, religieuse...etc.), « c'est la théorie raciale qui semble la plus facilement applicable »³¹⁸. En plus la lecture du roman démontre cet aboutissement lamentable, de cette « chute dans le racisme »³¹⁹.

Albert Memmi dénonce déjà dans la préface du livre la problématique de l'histoire, « Et par delà les individus, les groupements humains, si différents par leurs langues, leurs traditions et leurs intérêts, peuvent-ils cohabiter en paix, et même espérer un jour former réellement une seule et immense communauté ? » (*P.* 15). Il vise donc à travers cette histoire du couple formé d'un homme qui appartient à une culture et à un peuple inférieurisé et dominé et une femme représentante d'une civilisation et

³¹⁶ Strike Joelle, *Op, Cit*, p, 53

³¹⁷ Ibid, P. 181

³¹⁸ Gureuin Jeanyves, *Op, Cit*, p. 57

³¹⁹ Ibid, p, 57

d'un pays triomphant, à mettre l'accent sur le problème des rapports entre l'Occident et l'Orient.

Dès le premier chapitre, on conçoit clairement le mépris de Marie envers son nouveau monde, son refus et son dégoût s'exaspèrent jour après jour. Alors, la manifestation de sentiment du racisme débute chez elle par des paroles blessantes contre les gens de la famille de son époux, ils sont « incultes » et « grossiers », pire encore, ils sont à ses yeux, « des sauvages » aux « coutumes moyenâgeuses ».

Même la famille tunisienne réagit négativement devant cette femme venue d'ailleurs, qui ne parle pas leur langue, et qui ne peut pas partager leur joie pendant les fêtes religieuses. La mère ne pouvait jamais accepter Marie comme un membre de la famille et dit un jour dit à son fils : « - Après tout, c'est tant mieux que tu n'aies pas fait de mariage religieux », un autre jour, elle soupire « - Et toi, tu as bien arrangé tes affaires !

Et comme [il] ne répondait pas, elle ajouta :

- Heureusement que la vie est longue est qu'il y'a plusieurs tours dans une parties de cartes... ». (P. 73)

En dehors du cercle familial, la communauté aussi participe à l'écartement et l'isolement de Marie, pendant les soirées organisées à l'honneur du couple, l'étrangère se sente observée, dévisagée. Même les discussions qui se déroulent ne font que accentuer sa gêne, « - Votre mari a droit à plusieurs femmes ! La loi l'y autorise !

- Méfiez vous, Madame, vous êtes trop mince et nous aimons les femmes fortes ! » (P. 58). Ces attaques, ne sont que l'expression d'un sentiment d'infériorité.

Notons aussi cette scène, quand l'époux consulte le maître Taïb, avocat libéral et président de la communauté juive en vue de régulariser la situation administrative de son mariage :

« [...] vous lui direz que vous connaissez une jeune fille non juive ; que peut être, vous l'épouseriez. (P. 131)

- Je m'excuse de vous rappeler, dis je que je suis déjà marié civilement et que j'ai un enfant.

- [...] ne dites surtout pas au greffier que vous êtes marié civilement.

- Excuse moi de vous importuner, insistai je, je vous avoue que je ne comprends pas pourquoi de telle précaution ?... Croyez vous que je puisse risquer un refus ? (P. 132)

- La communauté ne peut, sans garantie accepter dans son sein une étrangère ». (P. 133)

Quand le héros raconte sa véritable histoire au grand rabbin, il lui répond :

« - Non. Nous ne pouvons pas. (P. 139)

- [...] et d'ailleurs, de plus, nous avons décidé de ne plus accepter d'étrangère. » (P. 140)

C'est dans la société tunisienne que le problème d'appartenance se pose au couple, l'époux qui a toujours rejeté les coutumes et les pratiques des siens, prend le parti de les défendre, citons encore cette scène où le narrateur évoque son malaise et sa peur envers sa femme, au moment où il prend conscience du risque qui l'attend s'il ne fait pas la circoncision de son enfant :

« [...] elle se remit à lui chanter des vieilles berceuses en allemand.

[II] lui demander de le bercer en français. (P. 146)

- Ce sont des chansons de mon enfance protestait-elle- j'ai moi-même été bercée ainsi.

(...) [II] imaginait le dialogue, en cette langue opaque, entre la mère et le fils et [se] voyait en tiers, isolé.

Devant le témoignage de tout le monde : « - Il ressemble de plus en plus à sa mère !

Je me demandais ce qui, plus tard, nous serait commun. Déjà, nous n'avions ni le même physique, ni la même histoire. Lorsqu'il pourra choisir, pourquoi pencherait-il pour une nationalité mineure, une religion vaincue et des moeurs attardées ? Peut-être ne se souviendra-t-il que de sa mère et cherchera-t-il à m'oublier comme tare familiale » (P. 148)

Cela nous amène à dire que la vie d'un couple mixte ne peut aller sans problèmes sérieux, le racisme est le plus présent, il débute dès les premiers contacts avec le monde extérieur (famille, communauté), car ces derniers réagissent avec méfiance et ont peur devant un être étranger qui représente pour eux sur ses valeurs, ses croyances.

5. L'échec de la réconciliation

Le héros appartient bien entendu à un pays dominé, il a été toujours fasciné par l'Occident. En épousant Marie, il vise avant tout à réconcilier ces deux mondes qui pourtant sont en conflit, il va essayer de trouver « dans la fusion amoureuse, la réconciliation avec (lui-même) »³²⁰.

« Le mariage mixte était la solution à mes difficultés.

Avec Marie, ce fut immédiatement l'éblouissement de l'évidence qu'elle signifiait, c'était la solution, le dénouement, la réconciliation. Elle était française, lorraine, blonde aux yeux bleus: aussi occidentale [...] que j'étais oriental.

En faisant mon mariage mixte [...] j'épousais l'Occident...J'étais alors en plein tumulte intellectuel et affectif, entre Orient et Occident. C'est vrai que le mariage mixte symbolise assez bien le déchirement de toute vie et, à la fois l'effort, toujours précaire, de surmonter le déchirement en allant vers l'autre »³²¹.

³²⁰ Strike Joelle, op, Cit, P. 59

³²¹ Ibid, P. 59

Il trouve en cette femme Française tout ce qu'il n'est pas et voudrait être. Désirant aussi que sa femme oublie toutes les différences qui existent et qu'il soit accepté tel qu'il est³²². Au début, le couple était en parfaite harmonie, ce sont la mauvaise fois et la sournoiserie du héros qui sont à l'origine du conflit³²³, ses craintes ont provoqué chez sa femme des réactions négatives. Rendu aveugle par le sentiment d'infériorité qu'il a de lui-même et par la honte qu'il ait des siens, il devient incapable de ressentir l'amour de sa femme envers lui. Créant à la fin une grande distance qui le sépare de sa femme.

Toute l'histoire se trouve ponctuée de soupçon, de méfiance, de sournoiserie, voire de mensonges³²⁴. L'échec est donc inévitable. L'homme déchiré entre l'Orient et l'Occident, cherche une issue en allant vers l'autre, malheureusement cette tentative de fusion est voué à l'échec, « Hélas, on est toujours deux comme on est toujours double » (P. 20).

Conclusion

Après avoir exposé les différentes facettes de l'étrangère sous trois niveaux de relations: la relation interindividuelle (l'époux et l'épouse), la relation avec la famille du héros, la relation avec l'environnement social, nous pouvons retenir que la mixité du couple n'est pas un facteur essentiel dans son échec, ce n'est pas parce que Marie, est Française et le narrateur est tunisien que le conflit se déclenche entre eux. Nous avons montré que les deux protagonistes du roman sont malgré leurs origines si différentes et si éloignées, en parfaite harmonie³²⁵. Ce qui vient gâcher cette sérénité c'est l'influence de la famille et de l'entourage social sur la relation du couple qui touche parfois son intimité.

³²² Ibid, p, 59

³²³ Ibid,p, 60

³²⁴ Ibid, p, 60

³²⁵ Marzouki Afifa, *Op, Cit*, p, 45

La mixité ne se vivra pas tant au sein du couple qu'en fonction de l'environnement social, et les problèmes du couple dépassent largement le cadre de la relation entre deux individus³²⁶.

³²⁶ Verbunt Gilles, *Op, Cit*, p. 98

CONCLUSION GENERALE

Dans notre étude, nous nous sommes fixés l'objectif suivant : dégager les différentes images de l'étrangère telles qu'elles sont représentées dans le roman d'*Agar*. A travers cet objectif, nous nous sommes parvenu au résultat que l'image de la femme en général et notamment la femme étrangère dans le roman maghrébin relève d'une réalité sociale, ce qui confirme que la littérature n'est jamais loin du social. Ainsi au fil du chapitre, nous avons pu déduire le suivant :

La vie de l'auteur permet de comprendre sa création, étant donné que tout écriture née d'un besoin de s'exprimer, de raconter des maux sociaux, de dévoiler une histoire personnelle, tout de même Albert Memmi use de l'expérience vécue les thèmes de ses écrits, toute l'œuvre est donc construite à partir de conditions biographiques, « *comme écrivain et même comme homme tout court, j'aurai consacré mon œuvre à écrire ma vie, c'est-à-dire ma vie à décrire ma vie* »³²⁷. Notre écrivain se considère comme un des grands écrivains de la littérature maghrébine d'expression française, et au même temps il appartient au courant judéo-maghrébin d'expression française, c'est ce qui nous a dicté un retour aux origines et à l'évolution de ces courants littéraires.

L'analyse préliminaire du roman, nous a permis en premier temps de dégager sa structure, en suite d'examiner les personnages de l'histoire, commençant par les personnages principaux, puis les personnages secondaires. La précision des lieux de l'action était une des points essentiels dans cette étude.

Ce que nous pouvons retenir à travers cette étude : l'étrangère est avant tout la figure de l'altérité par excellence. Beaucoup d'écrivains maghrébains représentent ce personnage comme le rêve souhaité de

³²⁷ Strike Joelle, *Albert Memmi , autobiographie et autographie*, édition, L'Harmattan, p, 10

leurs héros, cela à été expliqué par la psychanalyse ; choisir un partenaire étranger a pour but de se libérer de sa propre famille, de s'éloigner de l'inceste, tel que l'union avec un quelqu'un du clan provoque un affrontement avec l'image maternelle ou paternelle, « *le mariage mixte serait un simulacre de transgression, un compromis qui pourrait satisfaire aussi bien un désir qu'une contrainte extrême de l'inceste, mais au niveau de comme si l'homme « névrosé » fuyant vers les femmes qui seraient plus éloignées de l'image de la mère, ou de la sœur.* »³²⁸. Au même temps, notre héros voit en cette étrangère l'image de l'autre continent, « *en faisant mon mariage mixte [...] j'épousais l'Occident...j'étais en plein tumulte intellectuel et affectif entre Orient et Occident* ».

A travers l'analyse Du roman, on conçoit clairement qu'il existe une grande différence entre la représentation du personnage de l'étrangère et celui de la mère. Ce sont ces deux catégories de femmes qui constituent la source du conflit qui déchire notre héros ; la première apparaît discrète et calme, cherchant son bonheur auprès de son mari loin du cercle familial. Par contre, la deuxième donne l'image de la femme bavarde et envahissante par rapport au couple, elle est le prototype de la femme maghrébine traditionnelle de l'époque.

Agar, nous procure une image d'une société dans sa totalité, certes notre propos n'était pas de traiter des maux sociaux mais plutôt de confirmer que la vie sociale est l'objet primordial de la littérature maghrébine. Albert Memmi a écrit dans la deuxième préface du livre, « *le couple est la chance de l'être humain [...] Nous pourrions guerre*

³²⁸ Grans G, *Driss Chrabi, de l'impuissance de l'enfance à revanche pour l'écriture*, édition, L'Harmattan, P. 101

vivre sans ces multiples relations de dépendances réciproques ». Agar énonce les conditions d'une libération, se libérer des traditions périmées, de s'ouvrir sur le monde et sur la civilisation, de s'aimer et de s'accepter malgré la différence.

La relation du couple en général et notamment le couple mixte constitue un des thèmes essentiels de la littérature maghrébine, le lecteur trouve dans ces expériences racontées dans un style idéal les images de ce phénomène social exposé d'une manière efficace et intéressante à la fois. Cette étude nous a permis de conclure que le roman maghrébin est le produit des réalités sociales vécues, il met en lumière des sujets sensibles tout en exposant leurs aspects négatifs et positifs. La littérature ne peut se concevoir sans le social, Albert Memmi a bien justifié cette théorie, faisant de tout l'ensemble de ces œuvres littéraires et théoriques le miroir fidèle de la société.

REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES

REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES

I. OUVRAGES THEORIQUES

- Arnaud Jaqueline, *La littérature maghrébine de langue française*, T.1, édition. Chihab, Alger, 2004.
- Baudrillard Jean et Guillaume Marc, *Figures de l'altérité*, édition, Descartes et Cie, 1994.
- Bekkat Amina, *Regards sur les littératures d'Afrique*. édition, Office des publications universitaires, Alger, 2006.
- Bekri Taher, *De la littérature tunisienne et maghrébine et autres textes*, édition, L'Harmattan, Paris, 2000.
- Benaissa Hamza, *Tradition et identité*. édition, El Maarifa, Alger.
- Beroud Sophie et Regin Tania, *Le roman social. Littérature, histoire et mouvement ouvrier*. édition, Ouvrières, Paris, 2002.
- Boileau Nicolas, *Le traité du sublime attribué à Longin*, édition. Bibliothèque de la Pléiade, Paris, 1996.
- Bonn Charles et Baumstimler Yves, *Psychanalyse et texte littéraire au Maghreb*, édition, L'Harmattan, Paris, 1991
- Bonn Charles, *Littératures des immigrations: Un espace littéraire émergent*. édition, L'Harmattan, Paris, 1995.
- Bouthier Claude, *Mille ans de littérature française*, édition, Nathan, Paris, 2003.
- Bouzar Wadi, *Lectures maghrébines*, édition, Publisud, Paris, 1984.

- Camilleri Carmel et Cohen Emeriques, *Chocs de cultures : Concepts et enjeux pratiques de l'interculturel*, édition ; L'Harmattan, Paris, 1989.
- De Moor Jacobs et Guyaux Anne, *Double mixte : la rencontre de deux cultures dans le mariage*, édition,, Montradictions, Paris, 1998.
- Dejeux Jean, *La littérature féminine de langue française au Maghreb*, édition, Karthala, Paris, 1994
- Dugas Guy, *La littérature judéo-maghrébine d'expression française*, édition, L'Harmattan, Paris, 1990.
- Dugas Guy, *Bibliographie critique de la littérature judéo-maghrébine d'expression française : 1896-1990*, édition, L'Harmattan, Paris, 1992
- Erikson Erik, *Adolescence et crise, la quête de l'identité*, édition, Flammarion, Paris, 1978.
- Ferenc Hardi, *Le roman Algérien de langue française de l'entre deux guerres. Discours idéologique et quête identitaire*, édition, L'Harmattan, Paris, 2005
- Freud Sigmund, *L'inquiétante étrangeté et autres essais*, édition, Gallimard, Paris, 1985.
- Gans Guinoune et Anne Marie, *Driss chraïbi, de l'impuissance de l'enfance à la revanche par l'écriture*, édition, L'Harmattan, Paris, 2005
- GUERIN Jeanyves, *Albert Memmi écrivain et sociologue*, édition, L'Harmattan, Paris, 1990.
- Kristiva Julia, *Etrangers à nous-même*, édition, Fayad, Paris, 1988.

- Labat Claudine et Vermes Geneviève, *Cultures ouvertes, sociétés interculturelles : du contact à l'interaction*, édition, Ens. Paris, 1994.
- Lagarde et Michard, *XVII siècle*, édition, Bordas, France, 1964.
- Lantri Elfoul, *Traductologie littérature comparée*, édition, Casbah, 2006.
- Marzouki Afifa, *Agar d'Albert Memmi*, édition. L'Harmattan, Paris, 2007.
- Noiray Jaques, *Littératures francophones. I. Le Maghreb*, édition, Belin sup lettres, Paris, 1996.
- Strike Joelle, *Albert Memmi, autobiographie et autographie*, édition. L'Harmattan, Paris, 2003.
- Todorov Tzvetan, *La notion de littérature*, édition, Seuil, Paris, 1987.
- Verbunt Gilles, *La société interculturelle, vivre la diversité humaine*. édition, Seuil, Paris, 2001.
- Wollbrecht Sabine, *L'heure de la main vide, l'entre deux comme Heimat, in Nord-Sud/ une altérité questionnée*, édition, L'Harmattan, Paris, 1997.
- Etude littéraire maghrébine, L'interculturel : Réflexion pluridisciplinaire. édition, L'Harmattan, Paris, 1995.

II. CORPUS D'ETUDE ET ŒUVRES LITTÉRAIRES

- Memmi Albert, *Agar*, édition,
- Memmi Albert, *La Statue De Sel*, édition, Gallimard, 1966.
- Memmi Albert, *Le Nomade Immobile*, édition, Arléa, 2000.
- Memmi Albert, *La Terre Intérieure*, Entretien avec V. Malka, Gallimard, 1976.

- Memmi Albert, *Portrait du colonisé, précédé de Portrait du Colonisateur*, édition, Pauvert, 1966.
- Memmi Albert, *Le Scorpion*, édition, Gallimard, 1969.
- Memmi Albert, *Le Pharaon*, édition, Julliard, 1988.
- Memmi Albert, *Le Désert*, édition, Gallimard, 1977.

III. Dictionnaires

- Dubois Jean et Mitterand Henri. et Dauzat Albert, *Dictionnaire étymologique du français*, édition, Larousse, Paris, 2001.
- Furetiere Antoine, *Dictionnaire universel*, édition, Le Robert, Paris, 1987.
- Gaffiot Félix, *Dictionnaire latin français*, édition, Hachette, Paris, 1934.
- Garnier Josef, *Dictionnaire encyclopédique*, édition, Larousse, Paris, 2001.
- Picoche Jacqueline, *Dictionnaire étymologique du français*, édition. Le Robert, Paris, 1992.

IV. ARTICLES

- Behi Jelila, *Statut de la Femme Musulmane au Maghreb*
- Chalier Visuvalingam Élisabeth, *Littérature et altérité*. Revue d'Études Françaises , 1/1996
- Gaines Elizabeth, *Les Femmes maghrébines en France : identité et obstacles à l'indépendance*. 11 Mai 2007
- Hachlouf Brahim, *La femme et le développement au Maghreb. Une approche socio-culturelle*. Afrika Focus, Vol.7,Nr.4,1991,p 330-354

- Mohsen-Finan Khadija, *L'évolution du statut de la femme dans les pays du Maghreb*. Juin 2008
- Revues scientifiques, Memmi (Albert) *Le Racisme, description, définition, traitement*.
- Streiff-Fenart J, *Le Metissage Franco-Algerien. Catégories politiques et imaginaires à propos des mariages mixtes*. Article publié dans : *Annuaire de l'Afrique du Nord*, Tome XXIX, 1990, édition, du CNRS, pp. 343-351.

V. Thèses

- Atmani Noua, *l'aspect de l'enfance dans la littérature algérienne d'expression française. Etude de cas : fils du pauvre de Mouloud Feraoun*. Thèse de science des textes littéraires, Batna, 2007, 184 p.
- Erstellt von, *A la rencontre de l'Autre : l'écriture de l'altérité dans Les Nuits de Strasbourg d'Assia Djébar*. Thèse lettres modernes, Lyon 2, 2006, 164
- Noémie Martineau, *Ecriture du féminin ou écriture au féminin ? Autour de la question de la femme sauvage chez Kateb Yacine et Helene Cixous*. Thèse de lettre moderne, lyon, juin 2005, p, 113

VI. Sitographie :

- <http://www.limag.com>.
- <http://dzlit.free.fr>
- <http://www.fabula.org>.
- <http://www.wikipedia.fr>

